

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

MAHUTTE Franz, *Quelques histoires*, Paris, Bruxelles : G. Mertens, [s.d.].

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles\\_Mahutte\\_07-11-2018\\_15-04-15\\_corrected.abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Mahutte_07-11-2018_15-04-15_corrected.abbyy.pdf)

**L'ÉDITION  
POPULAIRE**  
BI-MENSUELLE

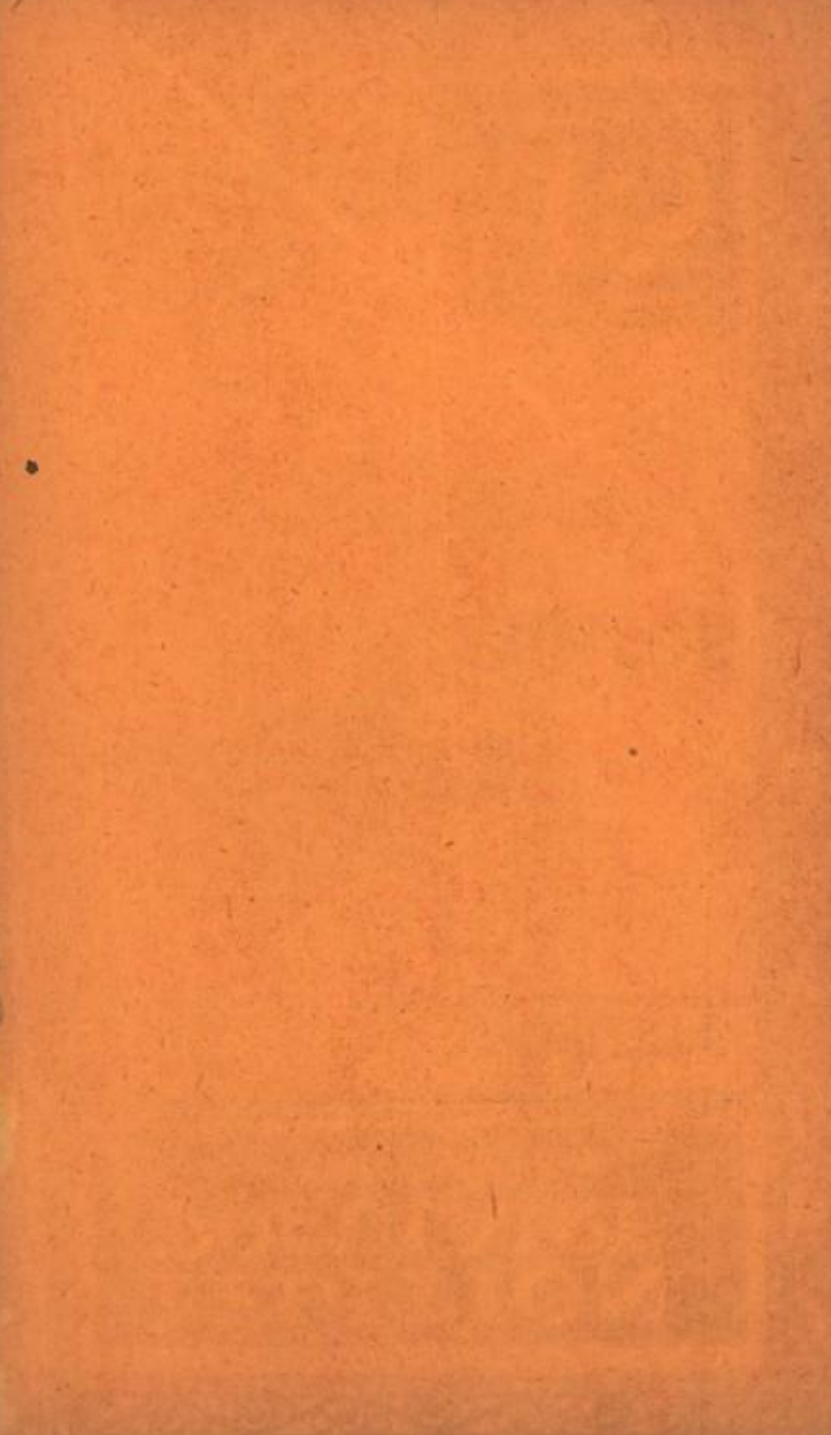
N° 12 Franz MAHUTTE

Quelques  
Histoires

67, Rue de Seine, PARIS

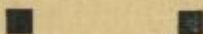
**15 PRIX 15**  
GENTIMES

21, RUE DE L'INDUSTRIE, BRUXELLES



4  
Franz MAHUTTE

# Quelques Histoires



G. MERTENS, Editeur

67, RUE DE SEINE, 67,  
PARIS

21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21  
BRUXELLES

Bruxelles  
de Bruxelles

## FRANZ MAHUTTE

né à Mons, le 4 avril 1862. Candidat en droit, docteur en philosophie et lettres. Ex-professeur. Journaliste et fonctionnaire. Membre du jury de la classe 3 (Enseignement supérieur, sciences et lettres) à l'Exposition universelle de Bruxelles, 1910. Officier d'Académie (1896); chevalier de l'Ordre de Léopold (1908).

### BIBLIOGRAPHIE :

- CONTES MICROSCOPIQUES (Verviers, Bibliothèque Gilon, 1886);  
BRUXELLES VIVANT (Bruxelles-Paris, Anthologie contemporaine des Ecrivains français et belges, 1891);  
GENS DE PROVINCE (Bruxelles-Paris, J. Lebègue & C<sup>o</sup>, 1893);  
SANS HORIZON (Paris, Nilsson, Per Lamm succ., 1896);  
LE CAPRICE DES HEURES (Bruxelles, P Weissenbruch, 1898);  
FEUILLES AU VENT (Bruxelles-Paris, J. Lebègue et C<sup>o</sup> 1905);  
PAGES VERSICOLORES (Bruxelles-Paris, J. Lebègue & C<sup>o</sup>, 1911).

### CONFERENCES :

- CHRONIQUE ET CHRONIQUEURS;  
QUELQUES BIENFAITS DE L'IRONIE (Belgique et à la Haye et à Leyde, sous les auspices de « l'Alliance française »);  
LE COMMERAGE DANS LA CRITIQUE;  
LA FEMME D'APRES LES ECRIVAINS BELGES (sous les auspices des « Amis de la Littérature »).

### COLLABORATION :

Direction de *La Liberté* (1893-94); Correspondance du *Journal des Débats* depuis 1894; Secrétariat de *Notre Pays* (partie littéraire) (1905-1910);  
Collaboration à : *Revue artistique* (Anvers); *Revue de Belgique*; *Durendal*; *Belgique artistique et littéraire*; *Vie intellectuelle*; *Revue pour les jeunes filles* (Paris); *La Renaissance*; *La Bohême*; *l'Opinion* (Paris: Lettres de Bruxelles); *Tout-Bruxelles*; *La Gazette de Charleroi*; *La Flandre libérale*; *La Meuse*; *Le Messager de Bruxelles*; *L'Echo musical*; *La Dernière Heure*; *Le National bruxellois*; *le Journal de Bruxelles*; *Le Matin de Bruxelles*; *Le Petit Bleu*; *Le Devoir*; *Le Soir*; *L'Exposition de Bruxelles*, etc.

## LE BAUDET LAMBICOPHILE

Voici la scène dont je fus le témoin non moins ahuri que bienveillant :

C'était à la Petite-Suisse, au boulevard Militaire, près des légumes tendres du Bois. Une bourrasque, bourrasque estivale mais drue et rebondissante, avait rassemblé passants et promeneurs dans un cabaret à l'architecture prétentieuse, visant à l'élégance banale des chalets suisses : mais je n'avais pas le choix ; l'averse devenait claquante. J'entrai, ruisselant déjà.

La compagnie était bigarrée : un « sportman » dont, à la porte, piaffait la monture ; des « chauffeurs » puant le pétrole ; des cyclistes inquiets du sort de leur pneu ; des paysans supputant la probabilité des récoltes ; bref, une réunion de choix.

Par la baie vitrée, une charrette s'aperçut, traînée par un âne, chargée d'aunages, de provisions et d'ustensiles, et conduite par un rustaud à l'air matois, coiffé d'une casquette de loutre.

Il franchit le seuil d'un pas mesuré, éparpilla un salut collectif à la ronde et se vint asseoir en face de moi.

« Excusez, Monsieur, il n'y a plus de place... »

— Comment donc !

— Fichu temps, Monsieur... Mauvais pour les campagnes...

— Ah !... oui, mauvais... »

Vous savez que, dans la jugeotte des campagnards, le temps est toujours mauvais pour la campagne ; c'est leur refrain, de janvier à décembre et, apparemment, le refrain est bon, puisqu'il se perpétue.

Je frémis à l'idée que j'allais devoir subir une dissertation de climatologie. L'averse faisait rage, criblée de rayons bondissants et lumineuse. Je dis sottement, pour dire quelque chose :

« Et votre âne, là-bas, il va s'enrhumer, la bonne bête ? »

— Jacques ?... Pas de danger... il a l'habitude de trotter par tous les temps... nous sommes durs, nous autres... Puis, s'il est tranquille, il aura tantôt sa récompense.

— Sa récompense ?

— Un double verre de lambic, tiens !

— Du lambic... à un âne ?

— Certainement... Vous n'aimez peut-être pas le lambic, Monsieur ?

— Si... mais...

— Eh bien, pourquoi voulez-vous qu'il ne l'aime pas comme vous ?

— Oh ! je veux bien... C'est égal, je serais curieux de voir cela.

— Vous n'aurez pas à attendre. »

Le rustaud se leva, paya sa consommation et commanda :

« Une bouteille de « gueuze » pour Jacques ! »

L'assistance, fort intéressée, nous regardait avec une curiosité goguenarde, le paysan, l'âne et moi. La bouteille fut apportée.

La bourrasque avait fui ; à peine quelques gouttelettes s'égrenaient paresseusement d'un ciel de turquoise ; d'exquises odeurs s'envolaient de la verdure mouillée.

L'homme s'approcha de Jacques qui, flairant l'aubaine, se mit à braire de joie et ingurgita le lambic, en un tour. J'étais convaincu.

« Au revoir, Monsieur, me lança le paysan, fouettant Jacques allègre et rafraîchi ; je laisse naturellement la boisson à votre compte... »

Il disparut au tournant de la route, riant du bon bourgeois berné.

Ainsi le hasard d'une averse cascasant sur la Petite-Suisse m'amena, cette semaine, à régaler de lambic un baudet ; et c'est par esprit d'humilité que je vous ai narré cette mortifiante aventure.

## LE MONSIEUR QUI VA PARTIR

Il existe et vous l'avez coudoyé.

C'est un personnage à qui la vie, s'il s'en faut rapporter à lui, fut injuste et qui rêve l'évasion d'un monde corrompu. Pour affirmer qu'on est revenu de tout, du moins sied-il d'être allé quelque part, ou de faire semblant. Aussi le monsieur qui va partir doit-il, pour tenir congrument son rôle, avoir dépassé le cap de la trentaine. Quand on commence d'allumer son septième lustre dans les salons du Temps, il est permis de navrer son geste et de pencher ses attitudes.

Le monsieur vous confie, un soir de bruine :

« Mon cher, je suis excédé de l'existence morne qu'ici je traîne. Tourner la meule des mêmes besognes, sourire aux mêmes coins des rues, aux identiques visages que nous rend odieux l'accoutumance, accomplir perpétuellement, sous l'éperon d'un ironique Destin, les mêmes actes nécessaires et stupides, non, voyez-vous, il n'est pas à dire combien le cœur s'en soulève. J'en ai assez. Je veux me régénérer, me rafraîchir et me désabrutir. Je veux subir délicieusement le fouet acéré de sensations nouvelles et interposer, entre mon fichu pays et moi, la forte barrière de quelques milliers de lieues !

— Tant que cela !

— Mais oui... A quoi bon faire les choses à demi et lésiner sur les distances ? s'il s'agit de quitter Bruxelles en s'y reliant par un fil à la patte, s'il s'agit d'une émigration pour la frime et d'une retraite où je serai pourchassé par les camarades, autant demeurer ici et m'éviter les frais d'un exode illusoire. Filons, coupons derrière nous tous les ponts...

— Ah ! ça, c'est de la misanthropie.

— C'en est, ou plutôt c'est un sentiment plus aigu... Je ne hais pas les hommes, je les méprise et il me tente de savoir s'ils seront moins méprisables sous un autre soleil.

— Je conçois cette tentation et je suivrais votre exemple, si ma petitesse ne me clouait au rivage... Quand partez-vous ? »

Le monsieur dessine un geste vague.

« Vous comprenez qu'il ne m'est pas possible de préciser... Avant de s'embarquer pour de pareilles destinations, on y regarde à dix fois... Il y a beaucoup d'éléments à combiner... Je ne voudrais pas faire un « four » qui me rendrait ridicule et dont les camarades s'esclafferaient.



— Vous ne les méprisez donc pas ?

— Au contraire, c'est parce que je les méprise que je tiens à les confondre... Ils allongeront des mines ! Seulement, il importe de réfléchir, de voir plus loin que le bout de son nez et de mettre tous les atouts possibles dans son jeu. »

A dater de cette conversation solennelle, l'évidence du départ éclate chez le monsieur. Il se détache du milieu où il se sort, provisoirement, l'exile, pour se tourner vers des préoccupations mondiales ; il circule, d'une allure affairée, en promenant une serviette imposante où les documents s'entassent. Là-dessus, il se boutonne de discrétion diplomatique.

« Oh ! j'ai là des papiers précieux... des dossiers bien établis au point de vue financier, économique et ethnographique... Il est indispensable d'être abondamment renseigné sur les mœurs des contrées que l'on va traverser... faute de cela, nombre de voyageurs ont perdu la vie. »

Et si vous vous enquêrez des conditions où le monsieur quitte ses pénates, il s'épanouit d'un sourire de mystère :

« Les conditions sont bonnes... elles sont mêmes excellentes, mais j'ai pris l'engagement de ne pas les divulguer.. »

Sans préciser rien, il laisse entendre que l'Industrie le pousse et que la Banque le protège ; peut-être même la Politique plane-t-elle sur lui et le guide-t-elle vers de glorieuses destinées. On verra. Il sera toujours temps de voir.

En attendant, il ne part pas. Il achète des mappemondes et se montre en la compagnie d'atlas et de dictionnaires, mais il ne part pas. Il s'affirme de plus en plus dégoûté de l'ignominie ambiante, de plus en plus résolu à s'envoler vers des latitudes moins irrespirables de vilenie et de pourriture, mais il ne part pas. Les ans s'accumulent sur sa tête grisonnante. Il est toujours ici. Il rumine des itinéraires fabuleux devant un bock bien tiré sans faux col. Il va partir.

## MUSICIENS D'ESTAMINET

Que l'on s'en plaigne, ou que l'on s'en félicite, les cabarets bruxellois d'antan sont en train de disparaître, s'ils n'ont disparu déjà ; ils suivent la loi commune et s'adaptent aux mœurs nouvelles ; ils cèdent le pas aux brasseries démesurées, aux cathédrales laïques du rosbif froid, de la choucroute et du bock. Notre civilisation trépidante et effarée n'a plus le loisir du restaurant et de la causerie ; elle parle affaires et expédie des « plats du jour » qui sont parfois des plats de la veille, en mettant les bouchées doubles. La vraie cuisine se meurt, la vraie cuisine est morte ; il faudrait, pour développer adéquatement ce thème, les talents combinés de Bossuet, de Jérémie et de Brillat-Savarin ; soufrez donc que je me récuse.

Bruxelles fut jadis la cité d'élection des estaminets et les Bruxellois étaient si fermement attachés à leurs habitudes cabarétiques, lorsque les « baes » tramèrent le complot d'augmenter le verre de « faro » d'une « cens », qu'ils faillirent recommencer la Révolution ; le sang aurait coulé sans l'énergique « veto » des gendarmes. A cette époque, d'un recul légendaire, notre bonne ville ignorait le pourboire et l'oxygénée. La race des « garçons » n'avait pas encore poussé sur l'asphalte et l'on ne voyait pas entre cinq et sept, s'aligner devant des visages grimaçants, les ballons de « purée » verdâtre. Mais nous ne pouvions échapper à la loi du progrès.

Cette inéluctable loi tracassière a pourtant respecté quelques maisons, sises généralement dans les faubourgs et jusqu'à présent indemnes de la contagion prétendue moderne ou esthétique. Elles ont gardé leur physionomie exquisément surannée, avec l'ample comptoir de bois blanc vernissé, le plancher craquant de sable, les murs bariolés d'affiches annonçant les ventes de baliveaux et les kermesses aux bouddins ; avec les boîtes aux lettres des sociétés d'amusement ou d'épargne, avec l'âcre odeur de bière et de tabac dont elles sont trempées.

Dans le décor vétuste fréquentent des hôtes harmonieux et ce sont les musiciens qui s'y viennent installer une ou deux fois par semaine. Ils n'ont garde, comme il se pratique en des endroits grandioses, d'énerver et de transpercer les tympanes par la persécution des violons et des contrebasses. Leur ambition se borne à former un quatuor décent qui sans opprimer les conversations, émoustille l'atmosphère : trois mandolines et, pour les étouffer, l'appui d'un violoncelle.

Ceux que je connais, et que je prise, apportent le lustre de leur présence dans un estaminet de la chaussée d'Ixelles dont le « faro » est aigrelet à plaisir et la « gueuze-lambic » simplement délectable.

Leur chef est un grand gaillard à lunettes, élancé, chevelu, tout en muscles et en nerfs ; il étale devant lui une manière de partition qu'il ne consulte pas, d'ailleurs, et ils partent, sur son signal. L'attaque est nette et d'ensemble, le rythme franc et accusé, les nuances congrument observées, les « forte » empreints de décision, les « pianissimi » d'une prenante douceur. Ils y vont de tous doigts et de tout cœur ; le violoncelliste, seul, muni d'une inamovible cigarette, sabre l'accompagnement d'un archet indifférent et placide. Il semble dire : « Vous savez, moi, je suis ici avec les autres, mais, au fond, je m'en moque autant que le sémillant mouflon se fiche de l'outarde canepetière... »

Leur répertoire témoigne d'un heureux éclectisme ; il rassemble Suppé et Mascagni, Gounod et Wagner, « Lohengrin », « Faust », « Le Poète et le Paysan » et « Cavalleria Rusticana ». On s'instruit en leur compagnie et l'on y apprend à diversifier son goût.

Chaque fois qu'ils ont joué deux morceaux de suite, l'un d'eux — jamais le conducteur — se lève et tend sa coquille à l'honorable société. Celle-ci se comporte avec une louable courtoisie et, si elle n'est point prodigue de pièces blanches, elle dépose de nombreuses oboles de cuivre et de nickel.

Nulle familiarité ne s'établit pourtant entre elle et les musiciens ; tout en se laissant bercer à la langueur ou à la vivacité de leurs valse, l'honorable société les considère comme des irréguliers et des bohèmes. Un fort mépris se mêle à son plaisir.

## EUDOXE

OU L'ART DE CULTIVER LES RUINES

Eudoxe est un architecte d'espèce rare et singulière. Quoique expert en la fonction d'assembler les briques, ainsi que le prouve maint témoignage, on ne connaît de lui nulle œuvre. D'autres dressent des casinos, des églises, des immeubles de rapport. Eudoxe a circonscrit son ambition dans le champ des ruines mais, en ce domaine, il est inimitable.

A première vue, on ne discerne pas quel lien peut s'établir entre les ruines et un architecte : le lot de celles-là est de périr, tandis que la mission de celui-ci consiste à ordonner du neuf. A la réflexion, il en va d'autre sorte. D'une part, nos bâtisses mettent une malice obstinée à dégringoler par morceaux et par pièces ; d'autre part, nos ruines jouissent d'une santé et d'une volonté de vivre admirables ; elles contempnent ironiquement, du haut de leur décrépitude, l'effritement et la tuberculose des monuments prétentieux ; elles sont immortelles.

C'est cela qu'a merveilleusement compris le subtil Eudoxe et il a su tirer de cette intuition, peu méritoire en somme, le parti le plus avantageux.

Il a commencé par bannir de son âme les vains scrupules de la politique et il s'est, dès l'abord, révélé « politique » au sens où l'entendait Machiavel : il est l'ami de tous et profite ainsi de chacun. Ne lui parlez pas du conflit des opinions, des polémiques d'art et de littérature, des expositions, des théâtres, des événements ou des incidents de la semaine. Eudoxe les ignore ; il s'en abstrait ; il se désintéresse de vos commérages. Ne l'entretenez que d'archéologie ; vous verrez soudain s'animer son geste et pétiller son regard.

Encore est-il bon de préciser ; sans mépriser les antiques hôtels-de-ville et les vétustes cathédrales, Eudoxe leur préfère les ruines, ses ruines, sa chose, son monopole.

Là-dessus, il est, mieux que quiconque, renseigné et documenté. Il compulse les revues, fouille parmi les archives, a des « tuyaux » personnels et des correspondants mystérieux qui l'avertissent. Sitôt que l'aubaine d'une découverte lui est échue, il la signale aux sociétés savantes, la désigne d'un doigt impérieux aux « pouvoirs publics », la prend en tutelle et l'accapare. Ses courses et les efforts de sa dialectique le mènent sans pudeur chez les personnages les plus dissemblables ; il endoctrine le notaire, persuade le

commandant de gendarmerie, déjeune avec le franc-maçon, dîne avec le chanoine. Du moment où ses ruines ont surgi du sol, l'enthousiasme l'enivre et son cœur se gonfle d'une allégresse inconnue.

Pourtant, il garde sa clairvoyance au fort de cette joie dionysiaque. Maintenant qu'il a ses ruines, Eudoxe se préoccupe de les cultiver et de leur donner une toilette, car il tient en mépris les ruines abandonnées à elles-mêmes et seyant le sauvage. Epaulé par ses parrains, il extirpe aux « pouvoirs publics » des subsides coquets et se met à la besogne, à grand renfort de maçons et de mortier. La terre est éventrée, la verdure arrachée comme périlleuse et inopportune ; Eudoxe exige un endroit congrument ratissé et chauve pour y déployer son génie.

Lorsque les ruines ont subi le déchaussement, la perforation et la meurtrissure, Eudoxe a promptement formulé son diagnostic : ces ruines-là sont une dérision et un scandale ; elles disparaîtront et cèderont la place à d'autres, pimpantes et de bonne tenue. Eudoxe a l'habitude de ce genre de transformations ; il excelle, non seulement à cureter et à rafistoler les ruines, mais aussi à les rétablir et, ce qui est mieux, à les agrandir. Il allègue, pour justifier cette paradoxale entreprise, la nécessité de rechercher ce qu'il pourrait trouver de roman ou de médiéval, et, comme il ne trouve généralement rien, il se console en bâtissant des simulacres de ruines du meilleur aloi et d'une propreté irréprochable.

De ce train, Eudoxe est arrivé à la notoriété décente et à la douillette aisance ; c'est l'architecte des vestiges qui s'écroulent et le rentier patenté des moëllons épars. Ses collègues se moquent de lui, mais ils le jalouent.

## RUE QUITTEE

Ma rue, voici la nouvelle : je te laisse, pour habiter une autre rue et de cela, certes, tu te moques, mais non pas moi et je désire, à l'instant que je te quitte, te confesser, d'une confiance ingénue, les sentiments que tu m'inspiras.

Lorsque je te connus, débarquant d'un autre logis, tu me fus, dès l'abord, indifférente et quelconque. J'installai la pauvreté dégingandée de mes meubles désuets, la populace multiple et poussiéreuse de mes bouquins ; puis, je m'en fus, musant et baguenaudant.

Pourquoi aurais-je établi entre toi et moi, entre tes pierres et mon âme, un fil cordial ? Tu m'étais l'hôtellerie banale où l'on gîte, l'espace où l'on a congé, pourvu qu'on ne remue pas trop, de vivoter, de rêvasser parfois et de mourir. J'arrivai chez toi, dans le corridor venteux de tes maisons identiques, avec une indifférence superbe.

J'avais le dessein de t'ignorer et de me distraire de toi, autant qu'il me serait possible ; car l'intransigeance est malaisée, on s'incline sans effort devant les préjugés en fleurs, et la courtoisie est, en somme, un hommage que l'on paye à sa propre supériorité. J'entrais chez moi — fragment de chez toi, ô ma rue ! — dans la disposition mentale d'un voyageur nullement intéressé au décor hasardeux de son auberge et qui n'y songera plus le lendemain, au tournant de la route.

Mais il était tracé aux registres du destin que tu me devais lentement conquérir.

Peu à peu, mon attention fut captée au piège de ton spectacle, aux mailles de tes rumeurs et de tes habitudes. Ton matin m'éveillait par la sirène aiguë d'une fabrique, par la mélopée traînarde des acheteuses de chiffons, par les abois des chiens ruraux convoyant aux citadins les odorants légumes et le lait des cruches sonores. J'apercevais des trottins en hâte vers l'atelier, des silhouettes festonnantes de noctambules ivrognes et parfois, précédé de la sonnette qui tinte, le prêtre porteur d'éternité dans l'aube fuligineuse.

Tes midis s'animaient de la cohue empressée à la trêve déjeunante, des fiacres et des tramways, des camelots adroits et abjects, de la joie tumultueuse et poissarde de la plèbe souveraine. Et tes nuits, lourdes de silence ou opulentes d'étoiles, se dramatisaient parfois par la chevauchée des noirâtres nuages ou les hurlements épouvantés d'une femme assommée par les souteneurs.

Je te savais toute : tes magasins altiers et tes humbles boutiques ; ton théâtre où s'allonge la file des spectateurs résignés et mornes ; ton cabaret du coin, asile béni des cochers et des commissionnaires ; tes concierges bavardes et faussement affairées ; tes cours pavoisées de linges séchant aux cordes de laiton ; tes dalles usées et funestes à la marche les jours de pluie et de neige.

Insensiblement, tu t'étais inféodée à ma vision, tu m'avais envahi et ton image occupait ma rétine ; je subissais, en toi, la douce tyrannie de l'accoutumance. Aussi, maintenant que je te laisse, ô rue ! non sans t'adresser, non sans pudeur de sa faiblesse, un adieu mélancolique et puéril.

## LE CIRQUE ET L'HONNEUR

Il se conçoit que la foule aime le cirque. L'endroit est plaisant avec ses gradins étagés, ses loges ouvertes au regard, son vacarme d'orchestre, son ampleur sonore, sa délicate odeur de crottin partout épandue. Il ne requiert pas un semblant d'attention, comme le théâtre même en ses pièces les plus platement ignobles ; il se révèle immédiatement et sans effort ; nul ne court le risque d'une méningite à contempler les jeux du trapèze, les grâces géométriques du ballet, le rythme piaffant des chevaux dressés en haute école ou de l'agile écuyère qui, nimbée de gaze et de sourires, voltige à travers la délicatesse inclinée des cerceaux. Les spectateurs comprennent tout de suite le spectacle ; ils apprécient, comme il le faut, cet avantage.

D'ailleurs, il ne servirait à rien de dissimuler que la piste a vu surgir un héros original, un héros belge, s'il vous plaît, à savoir l'Auguste affairé, stupéfait et rigoleur, le « Loorick » vers qui fusent les lazzis et les fortes interjections de la plèbe familière épanouie aux suprêmes frises de la rotonde. Cultivons nos gloires ; n'oublions pas que l'Auguste est de chez nous, qu'il a jailli du pavé bruxellois, que nous pouvons fièrement le revendiquer et souhaitons que son onomatopée de « Loorick », si drôlement trainarde, retentisse à travers les âges. Ce sera un camouflet mérité pour le théâtre indigène qui, malgré ses innombrables mérites, n'a point su créer un type comparable à l'Auguste pour la vivacité et la robustesse.

Il manquait au cirque une littérature ; il la possède désormais. Des esprits distingués y consacrent leurs veilles et s'évertuent à instaurer une dramaturgie équestre. Les gens grincheux, à l'humeur dénigrante et fielleuse, seront seuls à dépriser et à décréditer cette tentative. De vrai, il sied d'y applaudir et de la suivre avec une spéciale bienveillance, M. de Buffon, naturaliste célèbre et gentilhomme de haut parentage, a parlé en termes lyriques de « la plus noble conquête » que nous ayons faite. Qui sait si la fréquentation des coursiers fringants, des clowns déliés, des facétieux Augustes, ne rajeunira pas, ne renouvellera pas la verve de nos auteurs, aujourd'hui assoupie et fléchissante ?

Une simple constatation corrobore cette optimiste hypothèse. Au théâtre, vers la fin de la saison, des représentations sont données au bénéfice des principaux artistes. « Au bénéfice », ces deux mots évoquent les idées vulgaires du lucre et de la rapine. On devine la jeune première, le père



noble, la duègne vénérable, le roucoulant ténor, le sombre baryton, la basse tonitruante qui, à peine le rideau chu, s'évadent de la coulisse pour compter leur monnaie. Bien entendu, nous ne les voyons pas dans l'accomplissement de cette besogne prosaïque, mais de savoir qu'ils s'y livrent nous obsède et afflige. Il est pénible de pénétrer dans la cuisine où se mijotent les apothéoses, d'apercevoir l'envers de l'Olympe. *Affaire d'habitude*, à n'en pas douter : il n'y a pas si longtemps que, sur une scène anversoise, on offrait à la chanteuse favorite un paquet d'obligations ; et, dans une grande ville rhénane (Cologne ou Dusseldorf, cherchez !) j'ai vu remettre à un brave cabotin, éperdu d'émotion, une armoire à glace escortée d'une vaste soupière. Telles sont les affirmations de la « *Gemütlichkeit* ».

Au cirque, on ne connaît que les représentations « en l'honneur de Monsieur le Directeur ». Le vilain vocable de « *bénéfice* » ne pénètre pas en ces régions sereines. *Bénéfice*? Rayez ça de vos papiers et inscrivez : honneur. Voilà qui défrise la gent théâtrale !

François Ponsard élucubra jadis une manière de comédie qu'il intitula : « *L'Honneur et l'Argent* » ; celui-ci y est en perpétuel conflit avec celui-là, ce qui engendre des péripéties puérides, contées en une langue d'une trivialité incomparable. Dans le monde du cirque, l'argent est-il dissocié de l'honneur? Mystère. Monsieur le Directeur encaisse-t-il l'argent des soirées organisées en son honneur? Enigme. Monsieur le Directeur, content de l'honneur à lui rendu, abandonne-t-il à autrui le métal argentin? Glose.

Là n'est pas l'essentiel, mais dans la jolie expression qui s'étale aux affiches. La représentation « en l'honneur de Monsieur le Directeur » est galante et proprement dans le goût du siècle dix-huitième.

Entre tant de vers singuliers et biscornus, Boileau-Despréaux a commis celui-ci :

*L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.*

Le législateur du Parnasse n'aurait garde présentement de rééditer sa comparaison insulaire. Il saurait les rapports qui existent entre l'honneur et le cirque ; il dirait avec sa gravité coutumière :

*L'honneur est dans le Cirque ; il n'en est pas dehors...—*

## LETTRES DE JADIS

Le sceptique rentra chez lui.

Il venait, au café prochain, de faire « une partie de blague » avec « les camarades ». Cette appellation de bienveillance vague englobait un groupe disparate, où les diverses professions sociales s'amalgamaient en un tout homogène, indulgent aux cartes, aux dominos et aux bocks. Parmi « les camarades », il en était de vrais, francs d'yeux et de langage, soudés aux mailles d'une sympathie ancienne et raisonnée. Il en était d'autres, dont la présence intermittente et aventureuse ne s'harmonisait guère avec celle de leurs compagnons ; nul n'y prenait garde ; on se tutoyait longtemps avant de se connaître. L'ignorance réciproque de soi est l'une des bases les plus solides de la camaraderie.

Le sceptique n'était pas mécontent de sa soirée. Il avait recueilli quelques sentencieuses inepties, qu'il notait à son sottisier avec le plaisir du botaniste enrichissant son herbier de plantes rares. Il revoyait tel geste grotesquement autoritaire, tel regard injecté de colère puérule, telle allure, fausement détachée, de l'avare tremblant de perdre les « consommations » et voulant donner le change au moyen de plaisanteries pénibles qui s'étranglent dans sa gorge. Il s'amusait de ce que les gens et les choses eussent en abondance approvisionné son ironie. Et, comme il ne se sentait pas en humeur de dormir tout de suite, il chercha de quoi lire. Les journaux lui agréaient médiocrement ; il possédait par cœur les volumes sévèrement triés de sa petite bibliothèque. Alors, à défaut d'autre pâture, il ouvrit une malle dépenaillée où s'empilaient des boîtes à cigares, bourrées de vétustes lettres de famille et, au hasard de la trouvaille, il les feuilleta.

Elles étaient banales et dès l'abord elles lui apparaissaient telles. Non qu'il les ignorât : il les avait emportées avec lui dans ses déménagements, et déjà parcourues ; mais, au fond, il les tenait pour encombrantes et s'il ne les avait pas anéanties, c'était concession aux préjugés. Maintenant que ses parents étaient morts, elles prenaient valeur de reliques. Le sceptique les éparpilla et se jeta dans les papiers jaunis, aux caractères décolorés.

Une liasse concernait les fiançailles et le mariage du père et de la mère. La correspondance, au début engoncée de formules cérémonieuses, s'assouplissait progressivement à plus d'intimité, en gardant sa candeur. C'était des confidences et des impressions ne dépassant pas la moyenne,

mais fleurant le parfum de l'affection et de la sincérité plénières ; on s'y écrivait à propos d'une soirée passée en commun, d'une promenade à la campagne, d'un roman, d'un opéra ; à propos d'une guerre qui exigeait « beaucoup de charpie », à propos d'un orage qui avait gonflé la rivière et sali de limon les caves. Puis, à l'époque de la fête, c'était des souhaits sous le style conventionnel desquels on devinait sourdre une ardeur ingénue. Ces menus incidents de l'existence quotidienne formaient un roman d'amour chastement vivace.

Une autre liasse était rassemblée, qui, avec une brièveté d'agenda, narrait le voyage nuptial. Les gares étaient énumérées, les hôtels, les menus de certains repas qui avaient semblé exquis ou trop chers ; et, au fil du récit, une joie ronde d'être à deux, de s'appartenir, de s'isoler de l'univers. Une enveloppe, où quelques brindilles desséchées demeureraient, portait cette suscription : « Cette fougère a été détachée par nous dans la forêt de Fontainebleau. » Ailleurs, il était mentionné qu'un cocher pris à la sortie du théâtre, s'était montré « fort impoli ».

La naissance de l'enfant s'enflait aux proportions d'un événement capital. Il y avait des lettres criant l'orgueil de la paternité, d'autres s'enquéraient d'un bobo, de la première dent, d'un flux de ventre ; d'autres conseillaient des aliments ou des drogues. L'enfant était désigné sous la fastueuse appellation de « la Splendeur » ; des amis envoyaient à la Splendeur des oranges et des macarons ; la Splendeur se roulait dans le sable, au bord de la mer ; et une vieille tante, supérieure de couvent, contait en des pages tendrement lyriques la « fête magique » organisée par les Sœurs et le révérend chanoine « en l'honneur de la Splendeur ».

A se plonger dans le passé, à ressusciter le naïf autrefois, le sceptique éprouvait une émotion triste et voluptueuse ; autour de lui voltigeaient de chers fantômes. Il lut, tandis que les bruits de la ville un à un s'éteignaient ; il lut jusqu'au moment où l'aube au clair visage descend d'un pas léger l'escalier du ciel, et, comme il se mettait au lit, une grosse larme tomba sur l'oreiller.

## LE MARIAGE AU MOUTON

A la campagne — une campagne semi-urbaine où passent les trains en émettant de stridents sifflets — l'on devait à table ; la chère avait été succulente, les vins exquis ; sur le paysage flottait une brume dorée de septembre.

« Savez-vous, fit le docteur X..., que mon mariage, heureux d'un bonheur continu et sans nuages, s'est fait par l'intermédiaire d'un agneau?... »

On se mit à rire, mais le docteur continua :

« J'avais environ dix ans ; nous habitions, mes grands-parents et moi, la petite ville wallonne de Boucy... Boucy éparpille ses maisons autour de l'église Saint-Gratien, Boucy possède un parc d'au moins deux hectares, un « chemin de ronde », quelques morceaux de remparts édifiés par Vauban, un Marché-aux-Peaux, un Marché-aux-Bêtes, une Esplanade ; Boucy constitue une cité proprette et minuscule.

Spacieuse à souhait, notre demeure s'enorgueillissait d'un ample grenier encombré de caisses et de malles, dont le plancher gardait œufs, nèfles, pommes et poires ; on apercevait de là une large étendue de pays ; à l'arrière-plan, circulaient, rapetissées aux dimensions de jouets, des locomotives.

A côté de chez nous, habitaient les Pintamont ; Juliette, leur enfant unique, blondinette de huit printemps, s'était férue de passion pour un gracieux agnelet ; elle ornait son cou d'un ruban rose et lui donnait à manger dans la main ; elle le nommait Kinkin et lui prodiguait des marques de tendresse.

Avant l'arrivée de Kinkin, Juliette jouait avec moi, et m'acordait quelque attention ; dès qu'elle posséda son Kinkin, je cessai, pour elle, d'exister : Kinkin par-ci, Kinkin par-là... je dégringolais dans le quatrième dessous, ce dont j'étais profondément morfondu.

Je n'éprouvais pas d'animosité à l'endroit de la jolie bête ; je comprenais que l'on s'y attachât et je m'y attachai moi-même au point de la vouloir accaparer ; si je réussis, me disais-je, je contenterai mon désir en punissant de son abandon l'inconstante Juliette : double résultat et coup double...

Le dessein de chiper Kinkin s'implanta, dès lors, en mon entendement. Les semaines passèrent sans que je pusse y réussir. Enfin, à la faveur du crépuscule, comme Kinkin manquait de surveillance, je l'empoignai résolument en lui fourrant la tête dans ma blouse pour étouffer ses appels désespérés, grimpai au grenier quatre à quatre et

doucement le déposai dans une caisse ; et, à pas menus, je descendis à la cuisine ; le cœur me battait si fort, que je m'imaginai qu'on devait l'entendre comme le sec tic-tac de la vétuste horloge.

Mon grand-père, quelques moments après, annonçait avec émoi :

— Figure-toi, Georges, qu'on vient de voler le petit mouton de Juliette... Elle se désole et pleure à faire pitié.. Tu n'aurais pas vu quelqu'un de mauvaise mine rôder aux environs ?

— Bon-papa, je n'ai vu personne.

— Oh ! c'est un Romanichel qui aura fait le coup... Bah ! le brave Kinkin sera vite cuit et digéré...

Je ne pipai mot ; je montai toutefois près de ma victime et lui servis de l'herbe et des pommes de terre.

Le lendemain, je fus envahi par le remords, en rencontrant une Juliette nouvelle d'aspect, les yeux rougis et prostrée en son chagrin. Elle me questionna :

— Georges, vous n'avez aucune idée de l'endroit où pourrait se trouver Kinkin ?

— Je pensé, répondis-je hardiment, qu'il a été dérobé par un Romanichel ; du moins, c'est ce que dit bon-papa.

Cette cruelle réponse redoubla les pleurs de Juliette.

Quand la nuit fut tombée, nous étions dans la cuisine, devisant et soupant ; mon grand-père soudain tendit l'oreille.

— Mère, c'est curieux... vous allez rire... on dirait qu'on a bélé dans le grenier..

— Bélé dans le grenier?... vous devenez sot, à coup sûr... Moi, je n'entends rien, et toi, Georges ?

— Rien du tout, fis-je sans trop d'assurance.

— Je ne deviens pas sot, rétorqua le grand-père ; écoutez...

Il ouvrit la porte : du grenier arrivait un bêlement aigre, persistant et triste. Bonne-maman me regarda ; je ne dis rien, mais je souhaitais un cataclysme.

Bon-papa, aussitôt, prit un rat de cave, monta, découvrit, geignant dans sa caisse, le déplorable exilé que torturait la soif. Il fut « illico » réintégré en son domicile, cependant que Juliette sautait de joie ; quant à moi, je fus privé pendant quatre semaines des trente centimes qui m'étaient départis chaque dimanche.

Je fus, un temps, brouillé avec Juliette. Puis nous grandîmes et lorsque je lui eus avoué le sentiment de jalousie dont j'étais animé en accomplissant mon rapt, il se noua entre nous une sympathie qui bientôt se changea en une affection profonde. Souvent Kinkin, qui depuis longtemps

avait exhalé le dernier souffle, occupait nos propos. Aujourd'hui nous sommes, Juliette et moi, des époux grisonnants et le brave Kinkin s'efface en notre mémoire. Sans conteste, nous avons tort et péchons par ingratitude : Kinkin ne fût-il pas l'artisan modeste et sûr de notre bonheur conjugal ?

## LE VOYAGEUR IMAGINAIRE

Petit rentier d'habitudes tracées au cordeau, petit rentier sédentaire et paisible, M. Siméon Loupaigne occupait à Boucy, avec la servante Cadie, une maison modestement cossue, sise à l'Esplanade, près de la caserne. Chaque jour, le baromètre consulté, après avoir inspecté le ciel, M. Siméon Loupaigne, la canne à la main, ou le parapluie, prenait congé.

— A tantôt, Cadie.

— A tantôt, Monsieur Siméon.

Cent mètres plus loin, il s'engageait dans le Parc, ainsi dénommé malgré l'exiguïté de son hectare, et s'asseyait sur un banc. Il songeait, peut-être, à ses amis, ou à sa famille, ou aux oiseaux s'ébattant autour de lui, ou à son potage, ou aux conjonctures de la politique ; peut-être à rien du tout. Puis, il suivait le chemin de ronde, bordé d'eau croupissante où les grenouilles prospèrent, laissait à sa gauche la route qui mène au faubourg de Notre-Dame-de-Lorette, le pont-levis du canal, le « cavalier » drapé d'herbè, seul survivant des fortifications abolies, pour arriver au café Dufresne. Il attendait là le receveur des contributions et le commandant de la gendarmerie, lisottait le « Mémorial du Hainaut » pour se tenir au courant des événements européens et des idées générales, dégustait deux amers absinthés en devisant avec ses compagnons. Cela les menait jusqu'à midi et demie, quand l'express de Bruxelles stoppait dans le fracas des vitres trépidantes. Des « représentants de commerce », escortés de commissionnaires traînant leurs marmottes, entraient en coup de vent, éparpillant à la ronde la bienveillance un tantinet narquoise de leur sourire. Un garde criait l'itinéraire : « Ligne, Leuze, Tournai, Mouscron et Lille ! » Déjà, la locomotive sifflait, la famille Dufresne s'empressait autour des gaudissarts et M. Siméon Loupaigne se levait .

— Messieurs, je vais dîner... commandant... receveur...

— Bon appétit, Monsieur Loupaigne...

Le petit rentier cette fois descendait vers l'Athénée, rentrait par les rues du Noir-Bœuf et d'Enghien, reçu par l'affectueuse interrogation de la servante.

— Vous avez bien promené, Monsieur Siméon ?

— Très bien... merci, Cadie.

Un matin, inquiète qu'il ne descendit pas, Cadie se précipita vers la chambre de son maître et rataplanta sur la porte. Pas de réponse. Affolée, elle courut chez le serru-

rier voisin. M. Loupoigne fut trouvé dans son lit, l'œil chaviré, bégayant des paroles incohérentes. Le médecin hocha la tête, confia au receveur et au commandant que le malade était frappé d'une paraplégie. Et une existence nouvelle commença.

Désormais incapable de se mouvoir, l'intelligence demeurée intacte, quoique plus lente, M. Siméon Loupoigne fut, durant quelques semaines, vrillé par l'angoisse : comment s'accommoder à l'inéluctable et tuer l'ennui des longues heures ? Au début, il fut visité fréquemment par ses anciens camarades du Café Dufresne, qui lui rapportaient complaisamment les commérages de Boucy, mais ils s'excusèrent bientôt sur l'impérieuse tyrannie de leurs fonctions.

— Vous n'imaginez pas la mauvaise volonté des Boucy-nois, quand il s'agit de s'acquitter de leurs obligations pécuniaires envers l'État... On est tout le temps sur la brèche...

— On ne se figure pas à quel point nos populations ont perdu le respect des autorités constituées... Un mauvais vent souffle sur la contrée... Je vous garantis que mon sort n'a rien d'enviable....

Au bout de trois mois, une totale solitude environnait le paraplégique.

Alors, son imagination s'éprit des voyages.

Après avoir dévoré le maigre fonds de la bibliothèque locale, il s'abonna aux recueils spéciaux, piocha l'Europe, inventoria l'Afrique, s'enfonça dans l'Asie, disséqua les mœurs et les villes américaines ; quand la fatigue le gagnait, il appelait, tapant de la canne sur le plancher, Cadie promue lectrice et suivait avec délices sa voix ànonnante ; durant que la servante épelait, sans entrain, les pages, il s'envolait, paralytique soudé à son fauteuil, vers les régions fabuleuses ; il était hier à Chicago, aujourd'hui à Madrid ou à Ispahan ; il voyait les golfes et les îles, les détroits et les mers ; il connaissait la froidure polaire et la torridité de l'équateur ; il s'élançait dans l'inconnu avec Stanley, avec Livingstone, avec de Gerlache. Même il se passionna pour la navigation aérienne et sous-marine, pour le mouvement et le mystère, pour tout ce qui l'arrachait illusoirement à sa passivité immobile.

Le soir qu'il disparut, assommé par l'apoplexie, M. Siméon Loupoigne s'occupait à repérer d'épingles la carte de la guerre russo-japonaise.



## TABLEAUTIN DE PSYCHOLOGIE

Coco, de son perchoir, observe l'entour : la table de marbre où sa cage est posée, le comptoir que des glaces ennobliissent, la porte d'entrée, la gare du Luxembourg et le maigre John Cockerill exilé sur un socle malingre. Sans en avoir l'air, Coco détient cet horizon familier au fond de ses yeux mornes ; c'est un paysagiste aussi modeste que perspicace ; il se distingue en cela de tant de paysagistes. Il a conscience de sa dignité et connaît l'ancienneté de son installation en cette demeure ; il a vu les patrons se succéder par les vicissitudes de la mort ou de la faillite ; chacun l'a gardé, le sachant ami de la clientèle ; sans s'épancher en commérages vaniteux, Coco tire fierté de cette précellence.

Harnaché d'une robe verte et rouge, le regard placide, le bec fanfaron, Coco, habituellement taciturne et nonchalant, s'affirme et s'éveille au spectacle de la nourriture. Il s'approche des voyageurs et quémante les bribes de leur bifteck ; lorsque le patron et sa « dame » prennent le repas de midi, il se campe sur la nappe, ornée par lui d'insolites moulures, dévide son répertoire. « Ah ! ah ! ah ! ah ! — Rrrrou... rrrrou... — Petit Coco ! »

A défaut de variété, ce perroquet s'impose par l'obstination et l'éclat du timbre, non moins que par le rythme impérieux des ailes battantes. Inutile de vouloir se détourner de lui ou feindre d'ignorer ses revendications manducatoires ; son affairément courroucé, son gosier sonore, l'impatience de ses allures dictent le devoir et persuadent de soigner le personnage. Aussitôt repu, il réintègre son domicile et se replonge en ses cogitations paresseuses.

L'autre jour, Coco, qui n'aime pas les chiens, a éprouvé une impression pénible, à voir s'insinuer sous une banquette le bloc prétentieux d'un fox-terrier poussif. Son maître en traçait la biographie laudative.

« Je l'ai reçu tout... tout petit... d'un de mes amis, qui était de Gembloux... Moi, je suis de Grez-Doiceau... Si j'aurais voulu, il aurait ramassé tous les prix d'honneur dans les concours des ratiers... il avait des dents et un coup de gueule... han !... je ne vous dis que ça... Mais je n'ai pas voulu qu'il prendrait part à ces concours-là... D'abord, il a gagné assez de primes comme ça, rapport à ce qu'il est blanc... blanc sans une seule tache. C'est la vraie race... la bonne. Ah ! c'était un gaillard, dans sa jeunesse... Il en a croqué, des poules, le matin... Maintenant, il a dix-sept ans passés et il souffre de l'asthme quand il a couru... Nous vieillissons, hein, Bruno ? »

Bruno s'ébroua, éternua, quêtant la caresse ; il était dodu et béat comme un porcelet.

Son maître s'attabla, pendant que, vers le couvert, Coco boitillait et le drame se produisit. Un morceau de viande, destiné au bipède, chut sur le plancher, où le quadrupède le voulut happer ; seulement, Coco, conscient de son droit, déjà fondait sur le butin, dans un tapage de protestations et de plumes hérissées :

« Ah ! ah ! Rrrrou... rrrrou... »

Bruno se précipitait, émettant des abois redoutables dont Coco, indubitablement, se moquait : il avait mis le grappin sur la proie et, la crête en furie, tournoyait à la façon d'une toupie rageuse ; en une brusque envolée, il finit par rejoindre son juc, humiliant d'une brûlante moulure l'adversaire abasourdi.

Le lendemain, assis à côté de son maître, Bruno mangea son content ; sur cette poussivité rondelette, Coco planait, dédaigneux. On eût dit qu'ils ne s'étaient jamais vus.

Puis, il se fit une détente. Du moment où chacun fut assuré de sa chacunière, Coco en son asile, Bruno sous la banquette, du moment où chacun obtint, de son côté, l'assurance du repas, le code de la politesse gouverna les antagonistes. Ils voisinèrent même et ils ne tardèrent pas à se mieux connaître ; Bruno s'aperçut que Coco goûtait médiocrement la côte de veau panée ; Coco enregistra que le fromage et le pain trempé de bouillon laissaient Bruno indifférent. La constatation de ces diversités fortifia leur mutuelle estime et les mena, peu à peu, vers l'amitié solide ; l'un près de l'autre, ils consumèrent des heures pacifiques et affectueuses.

Et, quoiqu'ils s'abstinssent de poisson, le soir où un innocent basset s'achemina vers un débris de sole au trot menu de ses courtes pattes, ils se ruèrent sur lui d'une telle indignation que le pauvre en pensa mourir de terreur. Sans intermédiaires, l'alliance était scellée. Les animaux sont trop fins pour recourir à l'artificieuse industrie des diplomates.

## CABOTINAGE D'ENFANTS

Notre époque est, plus que toute autre, semble-t-il, éprise de bruit, de « potins » et de « réclame » ; elle s'excite et s'affole sans raison ni mesure ; elle est avidè de changement, inquiète de neuf, trépidante et neurasthénique ; elle veut être remarquée, discutée, portée au pinacle ou traînée dans la boue, peu lui chaut : l'essentiel est de ne point passer inaperçue et il lui apparaît calamiteux de végéter dans l'anonyme honnêteté des ténèbres. Le cabotinage nous enveloppe et nous enlace ; nous sommes tous, à divers degrés, ses féaux serviteurs et tributaires.

Qu'il règne chez les cabotins, c'est tautologie de le remarquer et il serait extraordinaire qu'il en fût autrement. Les gens de théâtre respirent une atmosphère d'encens et d'idolâtrie. On nous conte leurs faits et gestes, leurs bobos, leurs gilets et leurs robes, leurs bons mots et leurs cravates, leurs déplacements et villégiatures, leur entourage et leur famille, avec une minutie de détails ahurissante. Ils devraient avoir, pour résister au vertige, l'âme blindée de modestie philosophique et ces sentiments-là ne courent point les coulisses. Flagornés par la chronique, adulés en des « communiqués » grotesques, les cabotins vivent dans une griserie perpétuelle ; si l'obligation de répéter et de se produire en scène ne les rappelait, par intermittence, au sentiment de la réalité, ils sombreraient dans la folie des grands.

Du reste, les cabotins ne détiennent pas le monopole du cabotinage : comparés à tels peintres ou gendelettrés, ils prennent figure de résignation ou d'humilité. L'artiste est passionné de réclame ; il court derrière elle comme le chien affamé derrière le tombereau d'ordures ; comment le lui reprocher alors qu'il voit arriver à l'argent et aux honneurs, grâce à la seule réclame, des concurrents destitués de tout mérite ? Quant au gendelettre, il est, plus encore que le philistin, séduit au prestige de la chose imprimée ; il lui faut sa réclame, vaille que vaille, et, pour l'obtenir, il descendra au besoin, dans le tréfonds de l'ignominie ; bien rare qui œuvre en silence, loin des coteries écœurantes, en promenant sur l'alentour le mépris courtois d'un regard souriant.

Mais un cabotinage déplaisant et chaque jour croissant, c'est celui des enfants, que des parents malavisés encouragent. Jadis, on nous truffait l'entendement d'une sottise apologie de la marmaille. L'enfant, assurait-on, est un ange de

bonté et de candeur ; l'étonnement se joue en ses grands yeux et la vérité parle par sa bouche. L'expérience impitoyable a mis ces sornettes au rancart. L'enfant, dès qu'il s'éveille à la conscience nette du monde extérieur, couve la ruse et le mensonge ; les criminologistes ont dressé la longue et déplorable liste des innocents condamnés par le faux témoignage de « gosses » vicieux ; aussi les magistrats d'aujourd'hui n'accueillent-ils qu'avec une extrême réserve cette sorte de dépositions. L'enfant que la justice interroge s'en gonfle de vanité cabotine et, pour produire son petit effet, il est capable d'inventer les pires horreurs.

Ce cabotinage croît et s'invigore à la faveur de circonstances multiples. Tantôt, le mioche est comblé de jouets luxueux par quoi son orgueil s'exalte ; tantôt, il est admiré en ses moindres gestes et paroles et la récitation mécanique de quelques fables péniblement serinées lui vaut une ovation bruyante ; tantôt il s'arrogé le droit de houspiller les domestiques et il fait ainsi son apprentissage de tyrannie ; tantôt, il est adulé de compliments pour une victoire scolaire et il en conçoit, de lui-même, une opinion follement avantageuse ; tantôt, la coupable indulgence de parents aveugles interprète en facéties spirituelles des polissonneries appelant la correction ou, tout au moins, la réprimande.

Avec son flair divinatoire et son étonnante perspicacité, l'enfant discerne aussitôt qu'il dupe son entourage et ses instincts latents de suffisance et de domination y trouvent d'excellentes occasions de prendre leur essor ; il se façonne à dissimuler ; il mûrit pour le cabotinage. Le mal est plus profond qu'on ne le soupçonne ; il ne s'atténuera que par un retour des parents à des habitudes moins prétentieuses, à des mœurs plus simples et plus calmes.

## VIEILLES JEUNES FILLES

Elle n'est pas de notre invention, cette étrange et touchante alliance de mots ; nous l'avons découverte en flânant de l'œil à la quatrième page d'une gazette provinciale, au département des annonces. « Une vieille jeune fille demande place chez un ménage tranquille. Connaît cuisine et sait parfaitement coudre. »

Voilà qui n'a rien de significatif ni de pittoresque ; voilà pourtant qui éveille la réflexion et autorise les conjectures. Qui peut avoir lancé cet appel de modestie résignée ? Nous ne savons, quoiqu'il nous semble voir se préciser une silhouette : brave femme, entre deux ou trois âges — il y a ainsi plus de marge — vêtue de sobres étoffes, coiffée d'un bonnet blanc ; un tantinet bedonnante et replète ; les yeux calmes et clairs ; la cervelle paresseuse, mais un trésor au cœur ; volontiers grondeuse et traînarde ; prompte à la plaisanterie, têt effarée et rougeaude ; et provinciale, elle doit être provinciale.

Au temps jadis, dans la villette ou le village, elle a connu la joie de « fréquenter » et d'être « courtisée » quand sa jeunesse était florissante. Elle a dansé, avec lui, dans les guinguettes ; il l'a reconduite chez elle — attendue le dimanche, au sortir de la grand'messe ; on se retournait sur eux, quoique leurs gestes fussent sages — le bonheur luisait dans leurs regards ; leurs doigts s'enchevêtraient ; on disait sur leur passage : « Comme ils s'entendent ! Cela fera un mariage assorti... » Seulement, leur félicité d'imagination fut contrariée de traverses ; il mourut, fauché en son printemps ; ou il se laissa enlacer aux caresses d'une autre ; ou il partit pour des pays lointains, inquiet d'inconnu ; ou elle se détacha de lui, ayant éprouvé qu'il n'avait ni sincérité, ni constance ; ou il se détacha d'elle, ayant vérifié qu'il n'encaisserait pas la dot espérée ; il n'importe, promenez-vous dans le champ de l'hypothèse.

Elle commença par être prostrée, conquise par le désespoir ; elle sanglota, passa des nuits sans sommeil et éperonnées de tressauts ; elle se sentit, tour à tour, douloureuse et désorientée ; sans connaître rien des philosophies, elle souhaila, d'un désir vague, l'anéantissement ; elle se demanda ce qu'elle ferait ici-bas, puisque l'autre lui manquait et qu'elle avait compté sur la puissante douceur de son compagnonnage ; elle était vide de pensées et ballottée dans le remous de son tourment.

Par fortune, elle manquait de la culture intellectuelle qui

rive la blessure au profond de l'être ; des lambeaux de prières lui remontèrent aux lèvres ; elle entendit, écouta et but les consolations banales ; et le Temps, guérisseur souverain, élargit sur sa rancœur l'ombre rafraîchissante des jours.

Demeurée seule, il lui agréa de se mêler à d'autres existences, parce que la sienne lui pesait de solitude, parce qu'elle était dénuée d'ambition et pauvre. Elle entra « en service ». Elle fut, non pas la créature mercenaire, ne songeant qu'à bafouer et à gruger son maître, non pas le souillon de négligence et de sordidité, mais l'aide attentive et effacée, la vigilance minutieuse et anonyme planant sur la maison. Elle avait rêvé la famille idéale, associant à sa propre vie celle de sa domestique ; elle ne l'a pas encore rencontrée et il est douteux qu'elle la rencontre jamais. Aussi, est-elle plus accommodante et moins haute en son désir. Maintenant que l'âge a neigé sur ses tempes, maintenant qu'elle est vieille jeune fille, il lui faudrait un « intérieur » moyen tout ensemble et confortable : Monsieur poli, Madame pas trop sévère ; point de raffinements dans la cuisine ; elle sait la préparation des grosses viandes et des sauces loyales, mais elle n'aspire point à la virtuosité du cordon bleu ; en revanche, elle triomphe à la couture et elle ne craint personne quand il s'agit de ravauder les hardes.

En d'autres « sphères sociales », au surplus, n'existe-t-il pas de ravissantes, d'adorables vieilles jeunes filles ? Le théâtre et le roman, fors quelques exceptions, sont durs pour la vieille fille. Ils la montrent tatillonne, rêche d'humeur, avaricieuse et jalouse des joies dont elle est exilée ; ils en font un être à part, vivotant dans des conditions anormales, déchet du sentiment et non-valeur de l'humanité, et pour dire le vrai, de ce type fâcheux il se trouve des exemplaires.

Mais telle n'est pas la vieille jeune fille, celle qui, résolument, abdiqua l'ambition de l'épouse ou de l'amante. Elle dispense aux parents, aux enfants autour d'elle, les trésors de sa cordialité intelligente ; elle sait les paroles amies à murmurer au chevet des malades et des accouchées ; elle intervient, indulgente et pacificatrice, parmi les querelles de la famille ; elle ranime les énergies abattues et rabat l'orgueil qui s'en fait accroire ; elle assume les rôles d'une mère et d'une sœur aînée ; elle assure la maison, l'ordonne et la parfume. Voyez près de vous : elle existe, cette vieille jeune fille.

## L'INCOMPARABLE MEDECIN DES CHIENS

Ce n'est pas, s'il vous plaît, un vétérinaire. M. Justin Barbutiaux, s'il est vétérinaire de profession, a spécialisé une province de la thérapeutique où le consentement unanime salue sa précellence : il est le médecin et l'ami des pauvres chiens que la maladie tourmente.

Après avoir consacré ses soins à la généralité des bêtes, M. Justin Barbutiaux s'est cantonné dans la gent canine, parce que le chien est l'ami de l'homme et qu'il provoque des affections humaines ; partant, il est de bon rapport. La renommée de M. Barbutiaux rayonne dans le pays entier ; on accourt chez lui des points cardinaux ; en lui réside, jusqu'au seuil de l'agonie, l'ultime espoir.

Son cabinet est ennobli de tentures sévères et de graves bibliothèques ; il connaît l'importance du décor et le sérieux de ses fonctions ; mais il sourit à propos et autorise sa physionomie à se détendre, particulièrement devant les dames.

— Voyons, qu'a-t-il, ce petit mamour ?

— Oh ! ça, Monsieur Barbutiaux, je ne sais pas vous l'expliquer... Il n'a plus d'appétit, il ne s'intéresse plus à rien... il est tout chose, enfin.

— Montrez ce petit mamour...

Il le caresse, l'ausculte, le tapote, lui adresse des paroles affectueuses.

— N'est un brave toutou à sa maîtresse... un natoutou en chocolat...

— On voit que vous aimez les bêtes, Monsieur Barbutiaux.

— Je les adore et elles me le rendent, Madame...

— Tâchez de sauver celle-ci... elle est si délicate... c'est un bichon...

— Un bichon de Malte... pure race... Madame, je réponds de lui comme de moi-même... Dans une quinzaine de jours, je vous le restituerai gai comme pinson et frais comme bouton de rose, ce petit mamour.

— Comment, il faut que nous nous quittions ?

— C'est indispensable, Madame... Mon établissement est outillé de façon spéciale... Et je dois expérimenter le régime qui conviendra le mieux à ce bichon en chocolat...

— Allons, puisqu'il le faut... Au moins, soignez-le avec tout le dévouement dont vous êtes capable !

— Madame, soyez tranquille.

La porte se referme. M. Barbutiaux sonne le domestique.

— Ernest, vous logerez celui-ci dans la niche n° 7, entre le lévrier et le braque... Ouste, bichon, ouste!

— Parfait, Monsieur.

Le mamour de bichon disparaît avec vicacité, tandis que le vétérinaire déjà donne audience à une autre dame attristée.

— Figurez-vous, Monsieur Barbutiaux, que mon Bibi n'aime plus sa mémère... Il refuse son susucre et... sauf votre respect... est-ce que vous permettez que je vous dise?

— Mais, oui..., je suis ici pour cela.

— Eh! bien, il a des diarrhées, Monsieur Barbutiaux... Si ça continue, j'ai peur de perdre mon Bibi à sa mémère!

— Rassurez-vous, Madame, ce Bibi de carlin sera sur pattes avant la fin du mois.

— Et d'ici là?

— D'ici là, ce mamour en chocolat restera dans mon établissement... Je vais étudier, à son intention, une certaine panade dont les résultats sont, paraît-il, merveilleux... A bientôt, Madame.

La porte se referme. M. Barbutiaux sonne le domestique.

— Ernest, vous logerez celui-ci dans la niche n° 9, entre le braque et le griffon... Ouste, Bibi, ouste!

Le carlin va prestement rejoindre ses camarades.

La théorie de M. Justin Barbutiaux est simpliste; dans l'intimité close, il la montre sans fard:

— Tous ces chiens qu'on m'amène sont gavés de viandes et de friandises... Ils font chez moi une cure de repos et de sobriété: du pain sec et de l'eau claire et, pour varier, de l'eau claire et du pain sec. Ils arrivent gonflés, pesants, grognons; ils partent légers, la gueule fraîche, le nez froid, la queue en trompette... Tous les spécimens ont défilé devant moi, du dogue au barbet, du fox-terrier à l'épagneul, du terre-neuve au caniche; tous ces grands ou petits mamours se sont admirablement trouvés de leur brusque changement d'habitudes... Et puisque ma méthode, outre qu'elle prolonge la vie de ces mamours, me rapporte des revenus rondelets, pourquoi changer de système?



## LE VIOLON QUI MEURT

Le vieil artiste, depuis que le mal s'était abattu sur lui en coup de tonnerre, menait une vie de résignation tranquille. Autrefois, il avait tenu, dans les concerts et à l'orchestre, une situation solide ; jamais il ne ratait, dans « Faust », le « la » bémol suraigu du : « Salut, demeure chaste et pure, », et les Fantaisies de maîtres variés trouvaient en lui un interprète consciencieux, sans génie.

Un après-midi funeste, à l'instant que, sur une scène provinciale, il allait s'avancer, l'archet lui faillit à la main et la parole aux lèvres ; il trébucha dans un brouillard d'exclamations apitoyées, bégayant une confusion d'excuses ; le médecin, mandé en hâte, parla de congestion, d'hémiplégie, de sinapismes. Les gens s'en allaient, prévoyant une catastrophe et soucieux que leurs planches municipales ne subissent point l'affront d'un trépas inopportun. L'affront fut épargné à la dignité de ces planches ; déjà le violoniste, bafouillant et les prunelles chavirées, était transbordé dans un fiacre cahotant, et, de là, en ville, par l'intermédiaire poussif d'un train en banlieue.

Il se désola. Sa main droite, à peine frappée, maniait à peu près l'archet, mais la gauche, immobilisée, refusait d'ouvrer sur les cordes ; le poignet s'appesantissait sur elles, comme un moignon ; le pouce hésitait au manche et les doigts inaptés et rebelles à leur office, semblaient de pauvres doigts de blessure et d'exil.

L'artiste s'étiola, chut à la mélancolie, renonça aux camaraderies avant qu'elles eussent renoncé à lui, s'installa à la campagne. Une bicoque et autour, de quoi flâner et rêver. Quelques moellons assemblés, et, au loin, l'épanouissement des verdure.

Dans cette atmosphère de repos et de dérélition, il se tonifia peu à peu, surmontant sa langueur et se reprenant à tâcher de vivre. Les années avaient neigé sur sa chevelure et son cerveau peinait à coordonner des idées. Il n'importe, la nature le revigorait, les sources prochaines arrosaient son âme de courage et les arbrisseaux lui pointaient au cœur l'alacrité de leurs bourgeons vivaces.

Un soir, où dans un ciel de bonté voguaient des nuages furtifs, il fut poigné du désir de revoir et de reprendre son violon ; il le tira de la boîte où celui-ci dormait, poussiéreux d'ennui et de colophane, et il l'accorda ; le « sol » n'avait pas bougé, immuable de sonorité grave ; le « ré » fléchissait ; le « la » fuyait d'un quart de ton et la chante-

relle s'enrhumait d'avoir été isolée.

Il mit l'instrument au diapason et pacifia les cordes rebelles, puis il promena dessus l'archet hésitant. Un oiseau, vainqueur sur une branche lointaine, lui décochait un trille d'ironie.

Mais l'artiste, fouetté par un coup de magie, se retrouvait soudain. Il était soulevé par une volonté supérieure et une force de rajeunissement animait ses doigts désengourdis. Il chanta.

Il chanta des chansons divines. Il chanta la tristesse des tribus errantes au désert ; il chanta les peuples du moyen-âge courbés sous la terreur de l'anéantissement universel ; il chanta le renouveau des hommes, allègres de révolution et de guillotine ; il chanta l'espoir et le désespoir contemporains ; il chanta les tourments et les joies, les ascensions et les écroulements, les enfers et les paradis.

Il n'avait jamais présumé lui-même, qu'il atteindrait ces sommets de poésie ; une âme créatrice se substituait à son ancienne âme, lui donnait à se révéler et à s'ennoblir ; sa main ressuscitée à miracle, exprimait de l'instrument des accents insoupçonnés et des significations surhumaines ; son cœur s'épanouissait vers le ciel bénin et les nuages en fuite.

Et, comme l'artiste mourait dans une confiance suprême, le violon se brisa ; leurs souffles fraternels s'envolèrent vers l'infini, à travers les feuilles.

Sur sa branche lointaine, l'oiseau gardait le silence.

## PETITES BOUTIQUES

S'il faut en croire certains pontifes de la sociologie et abstrauteurs de statistique, il s'accomplit, dans tous les domaines, une concentration des capitaux qui, d'ici quelque temps, aura réduit à un très petit nombre d'entreprises celles aujourd'hui concurrentes et acharnées à la poursuite du même but : le bénéfice. Bien des objections seraient à présenter à cet axiome, et l'on pourrait notamment montrer comment tel « trust », loin d'amener la hausse d'un produit, l'a rendu moins onéreux et, conséquemment, mieux abordable à la masse. Mais cette démonstration nous entraînerait à une digression et, d'ailleurs, elle a été développée par des spécialistes abondamment documentés.

Toute idée de doctrine écartée, et sans nous engager dans la forêt ténébreuse des chiffres, il n'en demeure pas moins que la petite boutique n'est pas à la veille de disparaître et que, dans l'agglomération bruxelloise, il serait malaisé de parcourir une rue sans en apercevoir des exemplaires.

Dans l'enceinte des boulevards urbains, elles ne foisonnent guère : non seulement Bruxelles perd peu à peu la parure de ses jardins particuliers, dont la végétation jadis fut si drue et rafraîchissante à l'œil, mais dès que, en un coin retiré, une maisonnette d'allure modeste croit avoir le droit de vivoter, paisible et silencieuse, on la rase sans scrupule et, sur son cadavre pantelant, on dresse une bâtisse de rapport, haute et malsaine, une boîte à contributions, à loyers et à rhumatismes. Le petit magasin se fait rare à Bruxelles ; il a fui devant l'invasion des bazars, devant l'occupation des casernes du jouet et des denrées.

Par contre, aussitôt le boulevard franchi, les petites boutiques réapparaissent sans la moindre honte de leurs devantures exiguës.

Au Quartier-Léopold elles gardent une physionomie spéciale, influencée par l'ambiance aristocratique ; chez les « verdurières », les primeurs, les légumes plantureux, les fruits superbes s'étalent sans nulle indication de prix ; marquer les prix en chiffres connus, c'est bon pour la clientèle des bourgeois et des manants ; ce serait humiliant pour un quartier qui a des blasons et des parchemins. Et ces « verdurières », adroites et madrées, provoquent ou reçoivent les confidences, généralement peu charitables, de la domesticité ; elles enfouissent dans leur tiroir autant de « potins » que de pièces blanches et, non moins que leurs poires et leurs choux, elles débitent des historiettes et des commé-

rages. Les beaux messieurs et les grandes madames chercheraient de leur haut s'il leur était donné d'ouïr les anecdotes celportées à leur endroit par la valetaille. La « verdurière » est le centre de l'âme du cercle médisant et, quand on s'est assuré que nul agent inopportun n'est aux aguets, elle verse à la ronde le rhum ou le cognac ignorés du fisc.

La petite boutique des faubourgs se rapproche de sa sœur provinciale pour l'arrangement et les habitudes. A l'étalage étroit, des marchandises s'entassent, disparates et comme stupéfaites d'être là rassemblées : bougies, oignons, fagots, timbres-poste, harengs, chaussettes, boules de gomme, sacs à café, cruches à pétrole, lacets de bottines, « loques à reloqueter », paquets d'amidon, pots de confitures se pressent dans un fouillis pittoresque et effarant. La division des articles et la spécialité des denrées sont ici inconnues : la ménagère entre en coup de vent pour acheter ce qui manque à son ménage ; elle entend être servie sur le champ de tout ce qu'il lui faut ; si elle ne le trouve pas ici, elle s'en ira ailleurs. Lorsqu'elle a fait ses emplettes, elle n'est nullement pressée de retourner au logis : les enfants et le mari ne mourront pas pour attendre quelques moments. Elle s'accoude au comptoir, à côté de l'ample moulin à café dont le cuivre luit de propreté nette, et elle échange des propos médiocrement variés avec la boutiquière : c'est toujours le prix du beurre qui revient, ou du lard et des pommes de terre, à moins qu'il ne s'agisse d'une dispute avec la voisine ou d'une rentrée pocharde et titubante du père.

La boutique de faubourg est ainsi, à sa manière, un foyer de conversations et de nouvelles ; si un événement extraordinaire, incendie ou vol, déchire la coutumière tranquillité du quartier, ce sont, une semaine durant, des gloses et des commentaires ; chacune a sa version, chacune a ses arguments qu'elle croit les plus probants et comme elles sont entêtées et opiniâtres en leurs caquetages, la dissertation se clôt quelquefois par un crépage de chignons dramatique.

Si la petite boutique n'est pas nécessairement fertile en propos édifiants et charitables, elle requiert notre admiration par son ingéniosité à capter la clientèle. Puisqu'il tient de nombreux articles, le boutiquier est tenu de posséder une compétence variée ; qu'il vende des œufs gâtés, des poires blettes, du pétrole grésillant, du beurre rance, des fagots humides, les gens auront promptement oublié le chemin de sa maison. Les gens qui viennent chez lui sont légers de monnaie et difficiles, et enclins à demander du crédit. Les fournisseurs, eux, n'attendent pas : ils exigent leur argent à la livraison. Refuser le crédit, c'est peut-être éloigner défi-

nitivement l'acheteur ; l'accorder, c'est peut-être courir le risque de n'être jamais payé ! Dans cette alternative, le boutiquier demeure tristement perplexe. Son humble existence est parsemée de difficultés et de traverses insoupçonnées ; son attention est toujours en éveil et son activité perpétuelle ; soyez certain qu'il n'a pas volé sa journée quand, la nuit tombée et la barre mise aux volets de la vitrine, il s'assied devant son frugal repas du soir.

## L'EVOLUTION D'UN BARDE

Quand je fis, voilà quelques ans, la connaissance de Joséphin Cauchois, il m'apparut comme un personnage incomparablement prétentieux et sot. La présentation se faisait dans un café, sur la Grand'Place, une place de province, bordée de maisons disparates. Le café classique, peuplé des inévitables hôtes. Des tables poisseuses ; un billard que de multiples accrocs couturent ; le comptoir, en vernis écaillé, derrière lequel des verres et des pintes, en la compagnie de boîtes de cigares, s'étagent vers le plafond ; au ratelier des habitués, les pipes appendues ; des affiches annonçant les ventes notariales et les tournois du tir à l'arc au berceau ou à la perche. Parmi ce décor, des petits rentiers, des employés dont l'encre endeuille les ongles, un pharmacien au verbe éclatant, des négociants menus, et, terré dans son coin, un capitaine de gendarmerie cuvant le délice de sa retraite déceimment alcoolique.

Le tableau n'était pas riant ; il n'avait pour moi d'autre mérite que de ressusciter de lointaines impressions de jeunesse ; je ne demandais pas mieux que de me heurter à quelqu'un qui différât de ces fantoches. Mais Joséphin Cauchois, s'il se différençait d'eux, les passait en odieux par l'outrecuidance de la « pose ».

Il arborait un pantalon à la hussarde et un veston de velours jaune d'où s'évadait le vaste papillon d'une cravate zinzolin ; à la patère dominait un « melon » aux bords minuscules, sous quoi paradait une canne rehaussée d'un diamant à soixante-quinze centimes.

Joséphin m'offrit une cigarette et, comme je la refusais, invoquant ma coutume abstinentte, il me dit, l'œil chaviré d'extase :

— Vous avez tort... elles sont à l'ambre... à l'ambre, mon cher...

Je le jugeai, sans réserve, idiot.

Désireux d'explorer les méandres de sa bêtise, j'acceptai avec empressement l'offre de l'accompagner chez lui, dans son « home », ainsi qu'il le répétait avec un agaçant britannisme.

Le home était une baraque quelconque visant, par l'arrangement de draperies maigres et la dissémination de quelques meubles pseudo-anglais, à l'apparence d'une demeure opulente et harmonieuse. Là-dedans, le fol orgueil de Joséphin prenait du large et cinglait à pleines voiles.

D'une voix basse et ardente, il me versa son mépris de

la petite ville où il s'enlisait, des gens qui l'entouraient, inaptes à le comprendre ; il affirmait sa foi en l'idéal — il prononçait l' « idéal » — sa religion du beau, son ardeur vers la poésie.

— Avez-vous écrit des vers ?

— Mon cher, cela ne se demande pas.

— Des vers... libres ?

— Cela va de soi... Vous ne voudriez pas, sans doute, que je m'attachasse aux formes surannées de Racine, de Hugo, de Musset, de Théophile Gautier.

— Je ne voudrais certes pas que vous vous y attachassiez... Allez-y, poète !

Et Joséphin lut.

Ce fut une kyrielle inénarrable de vers, sans rime, sans rythme, ni raison, ni harmonie, un grouillement de phrases amorphes, incohérentes, macaroniques. Le soleil défaillit à l'horizon : Joséphin lisait. L'ombre descendit l'escalier du ciel et noya les peupliers de l'esplanade : Joséphin lisait. Les soldats se replièrent vers la caserne, d'où jaillit la sonnerie des clairons : Joséphin lisait.

Submergé d'ennui, je m'enfuis. Mon opinion était formée : je tenais Joséphin Cauchois pour l'être vide et bouffi de soi, par excellence ; je me promettais de l'éviter vaille que vaille, si la malignité du destin voulait me mettre encore en sa présence. Mais je ne pouvais prévoir l'évolution de Joséphin.

Il vient d'entrer, comme professeur des classes primaires, dans un établissement de la banlieue bruxelloise ; dès l'abord, certains regards lui ont révélé l'impertinence de sa cravate et de son veston. Il les a remplacés par une tenue moins tapageuse ; comme il enseigne la grammaire, il l'apprend pour son propre compte ; il y fait des découvertes qui l'étonnent et lui sont précieuses. Joséphin Cauchois se réveille : il acquiert de la modestie et quelque syntaxe.

## UNE VISITE

M. le notaire Burrhus Malengreau compulsait avec une gravité tranquille un dossier volumineux, lorsque le premier clerc ausculta d'un doigt léger la porte.

— Monsieur, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

— A-t-il donné son nom, ou laissé sa carte ?

— Il dit que c'est inutile, que Monsieur le recevra bien sans ça.

— C'est à voir... Mon cabinet n'est pas un moulin... Sans doute, il s'agit encore d'une aumône ou d'un secours... Insupportable !...

— Faites excuse, Monsieur Burrhus, c'est un homme très « comme il faut ».

— Oh ! ils sont aussi dangereux que les autres... Enfin, qu'il entre...

L'homme entra, tandis que le premier clerc se retirait. Le visiteur paraissait âgé de trente-cinq ans, avait le regard franc et la taille élancée. M. Malengreau lui désigna une chaise.

— Vous désirez, Monsieur ?

— Je désirais vous dire bonjour en passant, mon père...

M. Malengreau jaillit de son siège, bouleversant les pièces de son dossier et la haute glace, sévèrement encadrée de chêne, lui renvoya un visage d'étonnement et de bouffissure. L'homme eut un geste d'apaisement.

— Du calme, je vous prie... Je n'ai pas l'air d'un mal-faiteur et je ne le suis pas... Je n'ai sur moi ni le moindre couteau ni l'apparence d'un revolver ; je ne songe pas davantage à vous causer des ennuis ou à vous faire « chanter ». C'est une simple fantaisie qui m'a passé de prendre le train de Famal et de voir, moi, Jacques Gaigneaux, le fils de Julia Gaigneaux, M. le notaire Burrhus Malengreau, mon père...

M. Malengreau se rassit ; le sang-froid lui revenait avec le sentiment de sa situation respectable et calée, avec la réclamation de son interlocuteur. Toutefois, il se tint sur la défensive, ce pendant que les battements de son cœur reprenaient la régularité coutumière. Plus maître de lui, il s'aventura dans l'ironie.

— Avouez que cette fantaisie de débarquer ici vous est venue un peu tard...

— Oh ! je n'ai guère eu le loisir de penser souvent à vous, et je suis persuadé que vous n'avez guère pensé à moi.



— Je l'avoue.

— Les affaires sont absorbantes, je le sais.

— Celles d'un notaire surtout.

— Evidemment... d'autant que votre étude est fort schalandée.

— Comment le savez-vous ?

— D'une façon bien simple : je suis entré dans un café, en face de la gare... les trois quarts des affiches notariales portaient votre nom : *Etude de Maître Malengreau* par-ci, *Etude de Maître Malengreau* par-là... A vous le pompon... Ça doit rapporter quelques jolis billets bleus, une profession pareille...

De nouveau, le soupçon d'un « tapage » rida l'âme du tabellion ; il répondit d'un ton paternel et confidentiel :

— La profession ne vaut plus ce qu'elle valait autrefois. Autrefois, les affaires vous arrivaient toutes seules... on n'avait qu'à se baisser pour les ramasser... Aujourd'hui, il faut courir derrière elles et elles vous échappent quand vous croyez les tenir... Il s'est glissé parmi nous des collègues peu scrupuleux qui se livrent à un tas d'opérations prohibées par nos statuts et qui jouent à la Bourse pour le compte de leurs clients, quand ce n'est pas pour leur propre compte avec les fonds de ceux-ci. De là, quelques-uns de ces « krachs » qui ont si vivement ému notre région... Le « Postillon de Flamal » a publié là-dessus un article que j'aurais signé des deux mains. Moi, je ne mange pas de ce pain-là... Je suis pour la vieille honnêteté, pour la vieille loyauté, pour les vieux principes, en un mot...

Maître Malengreau promena autour de lui un regard profond et convaincu, chargé de toute la loyauté, de toute l'honnêteté disponibles sur notre planète astucieuse. Et la réflexion lui vint qu'il ferait acte de prudence et de courtoisie en aiguillant la conversation sur une voie moins égoïste :

— Mais vous, mon cher... mon cher Monsieur Gaigneaux, qu'êtes-vous devenu ?

— Vous êtes trop bon de vous en occuper... Après la mort de ma mère...

— Je lui faisais une pension, vous savez... une pension de quatre cents francs par an... je n'aurais pas voulu la laisser dans la gêne. Vous le saviez, au moins ?

— Je le savais, et je vous en remercie.

— Légalement, je n'avais aucune obligation, mais, dans certains cas, la rigueur de la loi fléchit devant les impérieuses sollicitations du sentiment... Chez moi, c'est toujours le sentiment qui a pesé dans la balance...

— Aussi vous ai-je offert mes remerciements... Donc, puisque vous voulez bien m'interroger, après la mort de ma mère, je suis parti pour l'Amérique du Sud... J'ai gardé, à cheval, les troupeaux de buffles, puis, j'ai ouvert une école dans la banlieue de Rio-de-Janeiro.

Maître Malengreau ne prit pas la peine de dissimuler une grimace.

— Heureusement, reprit Jacques Gaigneaux, le sort tourna : je m'initiai au commerce à Rio, et ensuite à Buenos-Ayres. Maintenant, je suis, comme on dit vulgairement, au-dessus de mes affaires.

— Tant mieux..., tant mieux..., nul ne s'en réjouit plus que moi, mon cher... mon cher Monsieur Gaigneaux.

La porte fut auscultée d'un doigt léger ; le premier clerc parut :

— Monsieur Burrhus, le diner est servi...

Il se retira.

— Si j'étais seul, s'excusa Maître Malengreau, je vous retiendrais... ce serait à la fortune du pot... Mais j'ai ma famille : Madame Malengreau...

— Les enfants.

— Les enfants... Vous comprenez ?

— Parfaitement... Pourtant, un conseil, je vous prie... Vous avez l'autorité et l'expérience... où pourrais-je placer mes modestes économies ?

Le notaire leva vers le plafond l'énergie de ses bras adipeux.

— Vos économies ? Placez-les en Rente belge, en lots de villes, en n'importe quoi, mais pas chez un notaire : c'est trop dangereux !

— Merci du renseignement.

— Il n'y a pas de quoi...

Maître Burrhus Malengreau, satisfait de son mot, entra dans la salle à manger ; Jacques Gaigneaux s'achemina vers la gare.

Il n'est pas revenu à Famal.

## DEGRADATION PUBLIQUE

Quittant à regret, comme toujours, le palais de Versailles empli de merveilles et les nobles jardins que la venteuse Automne simultanément défeuille et décore, comme je grimpais à l'impériale du tramway qui mène au Louvre par la longue route évocatrice de tant de souvenirs tragiques ou délicats, j'aperçus des gens occupés à mesurer des distances, à toiser des murailles, à gratter nerveusement la terre. Ce n'étaient ni des géomètres, car ils n'ont pas cette fougue, ni des laboureurs, car l'agriculture française manque de bras ; ces gens, hommes et femmes de tout rang et de costumes variés, cherchaient un trésor. Un journal avait imaginé cet appât, aux fins de conserver et d'élargir sa clientèle ; il était entre les mains de chacun ; chacun se montrait l'image de l'ouvrier qui, la veille, avait amené au jour, aux Tuileries, le petit tube magique donnant droit à cinq cents francs. L'« heureux ouvrier » était biographié, et « interviewé » ; le journal remontait à sa naissance, narrait ses premières années de famille et d'écolage, le haussait à une dignité singulière, le complimentait, le cajolait, donnait à entendre que ce tâcheron obscur était désormais promis à de brillantes et délicieuses destinées. Autour de moi, chacun répétait : « Cinq cents « balles » d'un coup... ah ! le veinard... le veinard... »

Aujourd'hui, il n'y avait que deux cent cinquante francs d'aubaine, mais ces inconnus, ces dames en chapeau et en chignon, ces messieurs en veston, ces prolétaires en blouse ne s'évertuaient pas d'une moindre ardeur ; ils étaient galopés du même prurit et se penchaient jusqu'à renifler le sol ; nul d'entre eux ne songeait à regarder le ciel mouvementé de nuages, la Seine étalée au bas des coteaux, les bois jaunissants. A mesure que le tramway approchait des fortifications, de nouveaux chercheurs surgissaient, les uns amusés et « rigoleurs », d'autres mornes, le front barré de souci ; le trésor, mystérieux et brillant à l'horizon, surexcitait la foule parisienne.

Au boulevard, le journal fatidique occupait la cohue ; brandis par des camelots hurleurs, les numéros s'enlevaient par brassées ; ils se déplaient sous la nappe laiteuse des globes électriques et, aux terrasses des cafés, voltigeaient sur les ballons d'absinthe ; dans la rumeur grondante de Paris que la nuit commençait d'accaparer, ils dispersaient la suggestion mauvaise du gain sans travail, du lucre d'aventure ; le « sacerdoce de la presse » apparaissait là sous des espèces fâcheusement ironiques.

Certaines gazettes, il est vrai, entendent ce sacerdoce à leur manière. Elles ne se bornent pas à fournir leur marchandise moyennant monnaie ; elles veulent y joindre, par surcroît, des primes plus ou moins alléchantes. Il en est qui relèvent du simple vaudeville : les « superbes volumes reliés offerts à un prix dérisoire, au prix de grands sacrifices » sont de vénérables « rossignols » habillés d'un cartonnage de dix sous ; les grands sacrifices de librairie rapportent gros aux philanthropes qui les affrontent ; puisqu'ils sont contents, eux roublards et les abonnés candides, tout est pour le mieux sur la meilleure des planètes.

Si le lecteur raisonnait droit, il se dirait :

— Ah ! ça, pourquoi, diantre, mon journal offre-t-il des primes ? Lorsque je vais chez mon épicier quérir le café ou le fromage, je ne reçois point « à l'œil » une encyclopédie ou même un modeste dictionnaire ; mon épicier loyal me baille fromage ou café et aligne mes « pépettes » en souriant.

Or, le journal est, révérence parler, une denrée... denrée intellectuelle, soit... supérieure, soit... quand elle n'est pas inférieure ou médiocre, mais denrée tout de même... Si mon journal me campe une prime, de deux choses l'une... dilemme : ou la prime compense le manque de valeur du journal, et alors ce n'est pas une prime, ou elle constitue une amorce, un piège, un miroir aux alouettes, un attrape-nigaud, et alors, devant cette prime qu'on me campe, c'est moi qui décampe...

Où, mais le lecteur ne raisonne pas nécessairement droit et la « blague » de la prime s'enfle, dans le mirage de son imagination, aux proportions du bonheur fabuleux ; moyennant le sou dont il achète quotidiennement un quadrilatère de papier, il se voit déjà nourri, vêtu, logé, nanti de pécule, triomphalement hissé aux meilleures places de l'échelle sociale. Au sortir de ces rêves flatteurs, il se brise sur le pavé de la désillusion.

Et des combinaisons machinées par les industriels de la presse, la plus détestable, la plus démoralisante est celle qui jette en pâture une somme d'argent ; si l'on n'y obvie, elle aura tôt fait de pervertir et de dégrader l'âme de la foule, encline d'elle-même aux pires impulsions, aux pires instincts. L'image me demeure tristement présente et inamovible, des êtres humains qui, l'autre jour, dans l'un des plus émouvants paysages du monde, aveugles devant la splendeur automnale, se ruaient vers la bonne fortune ignominieuse et grattaient la route à la façon des pourceaux en quête de truffes.

## CONTROVERSE FELINE

Les propriétaires et les amateurs de chats commentent passionnément, et dans des sens divers, la sentence récemment prononcée par le juge de paix de l'un de nos faubourgs ou, pour ne froisser personne, de l'une des communes de l'agglomération bruxelloise. Soyons protocolaires.

Ce magistrat avait à examiner l'« espèce » suivante : un matou s'était aventuré dans une maison voisine de la siegne, dont l'occupant l'avait occis avec promptitude ; l'exécution était-elle légitime ? Le juge pacifique a trouvé que oui et l'exécuteur a été renvoyé indemne de pénalité. Là-dessus, l'on jase et l'on épilogue.

Un barde du défunt Chat-Noir, à l'époque où cet estaminet lyrique avait pour patron Rodolphe Salis, nous posait cette question difficile :

Les taureaux sont-ils vraiment  
Des animaux domestiques ?  
Les taureaux sont-ils vraiment  
Amis du gouvernement ?

L'on serait fondé à ouvrir une semblable dissertation — et elle est ouverte — à l'endroit des chats.

Les matous sont-ils vraiment  
Des animaux domestiques ?  
Les matous sont-ils vraiment  
Dignes d'un bon sentiment ?

Oui, ils en sont dignes, en principe, mais dans la réalité, il en va parfois d'autre sorte. Cela dépend des cas. Il y a la thèse et l'hypothèse, comme jargonnent les philosophes.

Et l'avocat Tant-Mieux joue à la raquette des arguments avec son confrère Tant-Pis, dans cette controverse féline.

— Voyons, dit Maître Tant-Mieux, il sied de verser des trésors d'indulgence sur l'échine souple de Puss et sur ses prunelles doucement phosphorescentes. Des poètes l'ont chanté et M<sup>me</sup> Henriette Ronner, rien qu'à le reproduire en d'innombrables toiles, s'est acquis une renommée universelle. Beaucoup de personnes, et non des moindres, considèrent M<sup>me</sup> Henriette Ronner comme une des gloires du chevalet et il est presque certain que ces personnes connaissent le fin du fin de l'esthétique.

Puss est non seulement un compagnon fidèle et discret,

mais aussi, dans le véritable sens, un animal domestique, dévoué à la maison, incorporé à la maison et plus ami de la maison que de son maître, ce qui est la marque d'une âme noble et fière.

Puss, à la vérité, ne se cantonne pas dans les étroites limites de son domaine propre ; il s'en évade pour aller promener aux alentours la grâce d'un panache onduleux et la vivacité toujours en éveil de sa mimique élégante. Quand il vous rend ainsi une visite inattendue, si le hasard vous met en sa présence, il file aussitôt, sans bassesse, d'une fuite légère et harmonieuse. Un chien se mettrait à bêtement aboyer, ou pousserait l'indélicatesse jusqu'à tenter de vous mordre. Puss vous cède aussitôt la place et il le fait avec un empressement et une discrétion où se trahissent des générations de politesse héréditaire. Il s'évanouit de votre appartement comme par magie et à peine l'avez-vous entr'aperçu que déjà il s'est évaporé et volatilisé dans l'air. Où que soit Puss, où qu'il se montre, il faut le tolérer tout au moins pour l'agrément de sa personne et pour les caresses électriques qui dorment dans sa fourrure.

A quoi Maître Tant-Pis riposte :

— Vous nous en contez franchement de trop fortes, mon cher confrère, et votre imagination optimiste vous détourne de la route du bon sens.

J'appelle animal domestique celui qui reste dans sa maison et non celui qui s'insinue et rôde dans la première maison venue. Un chat est domestique chez lui ; le chat que j'ignore et que je trouve chez moi est un animal intrus, désagréable et, si une lubie le prend, sauvage. Parfaitement : je maintiens l'épithète de sauvage.

Certains chats, dès que vous les surprenez, disparaissent à la façon des fantômes ; d'autres se hérissent et vous sautent à la figure ; certains arrachent les arbustes des jardins urbains et en saccagent les plates-bandes ; certains se coulent, sur leurs pattes de velours, jusqu'à la portée des cages où folâtraient les oiseaux innocents et les croquent d'un coup de leurs griffes traîtresses ; et tous nous laissent, en souvenir de leur passage, les témoignages odorants que l'on sait.

M<sup>me</sup> Ronner, dont j'admire le talent, ne nous a dépeint, des matous, que les côtés aimables, gracieux et mondains ; elle n'a rien montré de leurs mœurs débridées et tragiques quand ils poussent, dans la nuit d'encre, des miaulements rauques. A ces miaulements, ils trahissent leur origine et nous avertissent qu'ils sont les cousins des tigres de la jungle, tigres minuscules, tigres d'étagère, soit, mais tigres

quand même et bons à être traités comme tels s'ils ont l'imprudence de se faufiler dans notre logis !

Ainsi Maitres Tant-Pis et Tant-Mieux se lancent, à propos des fantaisies d'un Puss vagabond, dans l'apologie ou dans le réquisitoire, et c'est bien aux raisons de Maître Tant-Pis que paraît s'être rendu le juge de paix en absolvant le meurtrier d'un Raminagrobis nomade.

## REFRAINS EN PLEIN AIR

Malgré la conjuration des vents incongrus et des claquant-averses, le temps revient des kermesses de faubourg ; elles vont circuler de l'un à l'autre et nouer autour de Bruxelles leur ceinture de pommes frites, d'orchestriens et de tirs à la carabine. Ici, aujourd'hui et demain, là-bas, les foires s'étalent, où fréquentent bourgeois en baguenaude, ouvrières endimanchées, soldats égrillards, fillettes en cheveux, fleurs déjà flétries du trottoir et de la rencontre.

Le soir est venu, les lanternes s'allument ; les charcutiers alignent leurs jambons, andouillettes, rognons, pâtés, dans une lumière violente, pendant que des Italiennes, vêtues de couleurs criardes, expriment les sanglots de leurs orgues peinturlurées. Au coin, sur un pont dominant la Senne étroite, paresseuse et puante, deux hommes se sont arrêtés. Ils ont les cheveux luisants et le visage poupin, avec quelque chose du sourire professionnel des danseuses ; ils portent un « complet » aux teintes neutres et un « melon » fatigué ; leur allure est celle de personnages qui auraient eu des malheurs en correctionnelle et que l'on ne tiendrait pas à heurter dans un bois, aux heures ambiguës.

L'un tire de sa poche des papiers qui furent blancs, l'autre accorde un violon aux sons vinaigrés et ils attaquent un duo, tandis que la foule s'amasse, s'arrête en rond, prête l'oreille et reprend le refrain, car l'oreille de la foule belge est merveilleusement juste et prompte. La chanson débaoulée, le chanteur offre ses papiers, texte et musique, dix centimes en général et cinq lorsqu'elle est connue et rabâchée. Les gens se dispersent, quelques-uns achètent, emportent leur pitance d'esthétique et le « cantor », flanqué du violoneux, s'achemine vers d'autres parages.

De ce répertoire forain, les kiosques à journaux exhibent les exemplaires, allant de la sentimentalité bête à la plate pornographie ; quand les vers ne sont pas assez éloquentes, un dessin en appuie l'irrévérence ; ils parlent d'oiseaux, de fleurs, de moutons, de prairies, de parfums, de bocages, à moins que ce ne soit de choses moins innocentes ; et tous ces poèmes sont rédigés en vers libres — dans les deux sens — et tous s'accommoderaient admirablement, ce semble, de la muse de M. J. Massenet... Mais oui : jamais je ne passe devant ces rangées de denrées poétiques sans songer à l'auteur de « Thaïs », d' « Esclarmonde » et de la « Navarraise » ; il y a là-dessous de l'obsession et pas l'ombre de malveillance ; j'ai pour les productions de M. J. Massenet les sentiments qu'elles méritent.



Seulement, sans y mettre la moindre bévue, il faut avouer que ce répertoire devient terriblement épicé et que tous les ingrédients en sont éliminés peu à peu par le poivre de Cayenne.

Au lointain de la mémoire, je revois la Grand'Place d'Ath et, à Charleroi, la place de la Ville-Haute. Là, devant un tableautin barbouillé de couleurs fantasques, un couple braillait « le père et la mère Badingue et l'petit Badinguet ». C'est dire qu'on était dans l'année de la guerre franco-allemande. Sur une vieille table, le couple haillonneux et suranné hurlait, à l'unisson d'un timbre glapissant :

Pour payer les cinq milliards  
« Que » la Prusse nous épuisse,  
I' n' faudra pas, mes gaillards,  
Trop graisser les épinards !

Certes, cela cloche, mais l'impression, alors et là-bas, était profonde ; des hommes au visage noirci par le charbon s'en allaient songeurs ; des femmes avaient les larmes aux yeux et le Prussien qui eût passé là d'aventure, aurait connu un fichu quart d'heure.

Dans le genre gai, le succès allait à :

Augu-u-u-uste  
Ça n'est pas ju-u-u-uste,  
Si tu n'veux pas te corriger,  
Nous allons nous fâcher.

Loin de moi le dessein de défendre la beauté de cette pasquinade ; du moins, avait-elle le mérite de ne pas déposer l'ordure dans le souvenir populaire.

Plus récemment, j'eus, à ne vous rien celer, une tendresse pour la romance de « Violetta ».

Violetta, je t'adorais,  
Pour toi j'aurais donné ma vie ;  
Loin de toi je m'en vais  
Dans ma patri-i-e !

J'achetai ce poème naïf et j'en goûtai le charme paradoxal, non moins que la versification primesautière ; je ne parvenais pas à discerner pourquoi l'amoureux de Violetta, qui aurait donné sa vie pour elle — ça, c'est chic — s'en allait dans sa patri-i-e ; ni pourquoi Violetta le laissait partir, ni pourquoi elle ne partait pas avec lui, ni d'autres points.

obscur ; mais, précisément, cette obscurité n'était pas sans délice : certaines odes de Pindare sont vouées à notre admiration, qui tourmentent les commentateurs, et personne n'a jamais compris le libretto du « Trouvère », qui fut un opéra fameux ; je me consolerais donc de mourir sans avoir compris « Violetta ».

Et je m'en consolerais mieux encore, si Violetta n'était remplacée, à l'heure présente, par une horde de ribauds outrageusement maquillées et dépoitraillées. La voix, aigre ou grasse, des chanteurs nous soufflette d'insanités ordurières ; cela se hurle, s'achète, va pourrir les lèvres, le gosier et l'âme des ouvriers et des ouvrières ; cela rampe au rez des murailles, bat les maisons, dépose dans les coins et recoins ses ignominies d'allusions et de langage.

Salut à la chanson qui égaye l'esprit et allège le travail à son rythme, mais arrière le couplet obscène qui se hurle aux enfants et aux jeunes filles !

## LE PHILOSOPHE AU CHIEN

Les grandes villes abondent en sages inconnus ou méconnus. Quand nous voulons éclaircir quelque point obscur de philosophie ou de morale, nous consultons les livres et remuons les bibliothèques, en quoi nous prouvons une fois de plus notre incurable légèreté et notre présomption sempiternelle ; il faut demander le secret de vivre aux vivants et non à la poussière des bouquins et des manuscrits. Ceci me fut démontré récemment, en plein air et dans un décor familier que faisait plus plaisant encore le charme de l'automne, aiguisé déjà d'une menace d'hiver.

Vous savez comment nous nous intéressons, d'un intérêt vague et mal défini, aux passants que nous côtoyons régulièrement au cours de notre itinéraire accoutumé parmi les rues : à tel endroit, à tel carrefour, nous devons rencontrer telle dame ou tel monsieur. D'où ils viennent, où ils se rendent, c'est notre moindre souci ; il suffit qu'ils soient échelonnés sur notre route et qu'ils défilent automatiquement devant nous ; leur vue nous récrée et nous tenons à eux par des liens invisiblement solides, quoiqu'ils nous demeurent étrangers.

J'avais remarqué ainsi, aux environs du parc Léopold et de la barrière du chemin de fer, un bonhomme aux vêtements rapés mais propres, qui tenait en laisse un caniche au poil broussailleux. Ses souliers étaient d'une envergure insolite ; son nez mince était chevauché de grosses lunettes et son cou se calfeutrait d'un foulard aux teintes indécises ; il trottaient à pas menus, sans se perdre en des contemplations inutiles ; évidemment, il ne songeait qu'à lui-même ou à son compagnon à quatre pattes, et celui-ci n'était pas davantage enclin aux distractions inopportunes ; il s'affirmait un toutou d'élite, ne vivant que pour son maître et désabusé des vaines joies que notre planète peut offrir au peuple des caniches. Ils me semblèrent constituer ce qu'on appelle une bonne paire d'amis et la supposition était vraisemblable, puisque l'un des amis était un chien.

Quand nous nous croisions, je me défendais mal d'un mouvement de curiosité et je me retournais même sur le couple, ce qui est le signe certain d'une éducation défec-tueuse ; mais cette curiosité était aiguillonnée par la sympathie ; aussi, n'en prirent-ils point ombrage.

Hier, je les vis au parc du Cinquantenaire et je m'étonnai de cette dérogation à leurs coutumes. La solitude était complète ; je n'entendais que le bruit des feuilles jaunis-

santes froissées par mes pas ; au loin, la rue de la Loi déroulait sa perspective bourgeoisement sèche ; du côté d'Etterbeek arrivaient les notes assourdies d'un clairon sonnait dans les casernes. Comme, pour la troisième fois, nous nous trouvions nez à nez, nous nous accrochâmes de conversation et l'éloignement des êtres humains, la bénignité du ciel, l'intimité de l'heure vespérale l'inclinèrent aux confidences.

Il parla :

— J'habite, monsieur, depuis plus d'un quart de siècle, une maisonnette fort simple, dépourvue de tout luxe et dont le seul ornement est, à mon gré, une vigne ample et vigoureuse qui s'éploie sur la toiture vitrée de mon jardinet.

Je ne suis pas dénué de ressources, et c'est heureux pour moi, car, si je ne suis pas, au sens du mot, un paresseux, l'habitude de ne rien faire et l'absence d'ambition ont versé dans mon âme une profonde incuriosité de la vie et de ses manifestations fiévreuses et tumultueuses. Il ne tenait qu'à moi d'augmenter par un travail personnel, mon revenu modique ; j'aurais su, comme un autre, vendre des épices, labourer la terre, colporter des échantillons, grossoyer des écritures dans une administration quelconque. A quoi bon ? L'effort me déplait, et puisque j'y pouvais échapper, je m'y suis soustrait.

— On a bâti tout un système sur ces paroles que vous énoncez négligemment.

— Oh ! les systèmes, monsieur, sauf votre respect, je m'en moque. Je ne demande rien à personne et je ne demande à personne de s'occuper de moi ! je suis exactement l'escargot confiné dans sa carapace. Je n'admets qu'une exception en faveur de Tommy.

— Votre chien...

— Mon chien ici présent, parfaitement... J'ai toujours eu un chien qui s'appelait Tommy ; celui-ci est mon quatrième ; les trois autres sont enterrés dans mon jardin, et il me semble que j'ai accumulé sur mon compagnon actuel la tendresse et l'affection profondes que je portais à ses prédécesseurs. Voyez-vous, monsieur, sans Tommy, l'existence me serait vide et fastidieuse.

— Et si, par malheur, il... il mourait ?

— Je le remplacerais par un nouveau Tommy, par un nouveau caniche ; non que cette race soit, comme la légende le colporte, la plus fidèle, mais parce que, en vérité, sa finesse et son intelligence mériteraient notre admiration enthousiaste, si nous n'avions perdu la faculté d'admirer ce qui réellement le mérite.

— De sorte que Tommy est votre ami le plus sûr et le mieux dévoué ?

— Il est le seul et je ne conçois pas le désir de m'en créer en dehors de lui... Votre visage décelé une stupeur ironique ; c'est que votre réflexion est médiocre et que vous êtes asservi aux préjugés du jour. J'aime à croire que vous secouerez ce joug indigne.

Moi, monsieur, je mène une vie merveilleusement ordonnée : quand j'ai déjeuné, je me promène avec Tommy ; je rentre et tandis que je dîne, Tommy prend son foie, gravement assis sur son derrière. Nous ressortons et, au souper, je trempe quelques mouillettes dans un œuf à la coque, pendant que Tommy se régale de pain bis trempé dans du lait. De temps à autre, je lis un journal, mais rarement... je n'aime pas les lectures capables de m'énerver. Je tiens à ce que rien ne dérange mes petites habitudes et, comme rien ne les dérange, je suis, monsieur, aussi heureux que l'on peut l'être.

Il caressait Tommy, dont l'appendice caudal frétillait de joie. La cendre de la nuit commençait à pleuvoir sur le vaste parc et, en m'éloignant, je me demandais si j'avais eu à faire à une brute ou à un philosophe.

## LE CAFETIER A DE LA LECTURE

Aux confins de Bruxelles et de Saint-Josse, au milieu d'une rue aux basses maisons grises, à une portée de fusil des ministères et du boulevard, Nénesse Dauchot tient depuis vingt ans le Café du Laboureur. C'est un établissement à vanter pour le décorum de l'allure : on n'y rencontre pas de ces ivrognes odieux qui s'époumonent en blasphèmes et jamais la police n'eut à y réprimer de bagarres.

Nénesse Dauchot, robuste quinquagénaire aux grosses moustaches tombantes, à l'œil vif, à la voix sonore, narre volontiers sa simple vie :

— Je suis de Wavre, comme mon père était de Wavre ; c'était un bon petit cultivateur... pas riche... un bon petit cultivateur, allez... J'ai fait mon temps de service ; j'ai quitté sous-officier puis je m'ai établi ici et je n'en sortirai que les pieds devant, s'il plaît à Dieu... J'ai marié une connaissance des environs de Wavre, pas jolie... jolie, mais propre sur son ouvrage et une bonne ménagère, allez... Ça, je vous le garantis. Les affaires vont à la douce... aujourd'hui, il ne faut pas être trop difficile... autrement, on se flanque vite par terre...

— Je vois que vous avez une salle de restaurant...

— Pardon : une salle à manger... ce n'est pas la même chose, allez... Virginie et moi, nous n'avons jamais voulu avoir un restaurant sur les bras... ça donne beaucoup trop d'embarras... vous êtes esclaffes... oui, Monsieur, esclaffes... Ce que nous avons, c'est des pensionnaires qui viennent dîner à midi et quart... un potage, un plat de viande, pommes de terre et légumes, fromage ou dessert, et un grand verre de brune... Premier choix... mon boucher, c'est la première boucherie de l'ville... Et Virginie leur apprête tout au beurre... du vrai beurre, allez... Ils s'en lèchent les doigts, Monsieur... D'abord, si c'était mauvais, pas de danger que Moumoune mangerait les restants... Hein, Moumoune ?

Le bel angora replet, à la robe épaisse, ronronne d'acquiescer et se frotte contre la jambe de son maître.

— Sans doute, tous vos pensionnaires se connaissent...

— Oh ! la la... s'ils se connaissent, Monsieur... C'est toujours les mêmes visaches... J'ai des employés, des encaisseurs de banque, des expéditionnaires des ponts-et-chaussées... j'ai un commis d'ordre de première classe du ministère de la justice... vous entendez... de première classe... Il est si instruit, Monsieur, si instruit... Il est

arrivé ici qu'il était tout jeune... Maintenant, il grisonne ferme... à peu près comme vous, Monsieur.

— Merci.

— Oh ! il n'y a pas de honte à grisonner... C'est rapport à dire qu'ils sont soignés par Virginie, comme s'ils étaient ses propres enfants. Ils pourraient courir loin avant de retrouver la cuisine du Laboureur, allez...

Nénesse Dauchot a d'autres ambitions que la culinaire et la cabarétique ; il a de la lecture et il ne dédaigne pas d'impartir à sa clientèle des réflexions et des conseils précieux. Seulement, il y met du tact et, muet devant ses pensionnaires, il s'épanche en la compagnie des ouvriers qui, lourdement bottés et tachés de mortier ou de plâtre, viennent se rafraîchir pendant la journée.

Ils étaient, l'autre samedi, une demi-douzaine devant le comptoir, savourant le genièvre ou la « blonde ». La voix de Nénesse Dauchot s'élevait persuasive et impérieuse, tandis que, pelotonné dans un angle, Moumoune, les prunelles mi-closes, suivait avec défiance les gestes de ces gens crachant à la ronde et mal vêtus.

— Vous n'avez pas lu Taine ? Taine, c'est un compositeur... il a composé beaucoup d'ouvrages... ça n'est pas amusant, mais c'est instructif, allez... Ce qui m'a le mieux plu, c'est Legouvé, l'auteur du « Mérite des femmes », un dramaturge... Legouvé a écrit cette sentence :

Tombe aux pieds de ce sexe auquel tu dois ta mère !

Ça veut dire qu'il faut toujours aimer et respecter sa maman. Tâchez de ne pas l'oublier, les garçons... c'est de Legouvé !

Les « garçons » se recueillirent quelques secondes en l'admiration de ce « dramaturge ».

Sentant qu'il s'élevait trop haut pour son auditoire, le cafetier tira de sa veste un bouquin minuscule et commença de lire des charades aux maçons ahuris ; comme il en avait le mot sous les yeux, il n'éprouvait nulle difficulté à paraître perspicace et il conclut :

— Au lieu de vous abrutir à déchiffrer les journaux, vous ferez mieux d'étudier les devinettes. Les journaux, c'est tout des sonnettes et des menteries...

Nénesse Dauchot avait claironné cet axiome sévère ; les ouvriers s'en furent ; Moumoune, débarrassé de ses ennemis, s'installa, d'un bond souple, sur la toile cirée qui recouvre le billard.

## MODESTE TRIPONNOIS, ARTISTE

Qui d'entre nos anciens camarades de collège ne se rappelle Modeste Triponnois ? Malgré son prénom, il ne semblait pas que la modestie fût sa qualité prédominante : c'était un gars joufflu et maflu, haut en couleur, bruyant, prompt à la bataille, mais qui, durant la leçon, était singulièrement timide et, pour un rien, désorienté. Pour un rien, c'est une manière de dire : nous avons tôt reconnu le défaut de la cuirasse de Modeste Triponnois et, dans la charité de nos âmes enfantines, nous le turlupinions avec une saveur de plaisir sans cesse renouvelée. Quand il dégoisait sa portion d'histoire ou de littérature, il s'étonnait de recevoir sous le nez quelque chaussette sournoisement retirée de la bottine ou de la pantoufle ; ou l'on plongeait dans des endroits indicibles les manches de lustrine dont il protégeait les coudes de son veston et, certain jour qu'il eut l'idée fâcheuse d'arriver avec des souliers de toile blanche, nous nous installâmes à deux sur chacun de ses pieds et y dansâmes une gigue éperdue. Nous étions des garnements spirituels et ingénieux. Puis la vie nous sépara ; chacun s'engagea dans le morne sentier de la besogne et nous ne pensâmes plus au camarade d'autrefois que par intermittences ; il est même probable que la plupart n'y songèrent plus du tout ; notre époque est aussi négligente du passé qu'ardente au lendemain.

Or donc, ce ne me fut pas, l'autre dimanche, une médiocre surprise d'apercevoir à l'esplanade, près du gazomètre fleurant le goudron et du parc où les feuilles desséchées dansaient mélancoliquement la danse automnale, l'enseigne d'un café à l'allure discrète et « comme il faut » où se lisait cet avis insolite : « Modeste Triponnois, artiste ». Immédiatement, mon souvenir galopa vers le vieux collège dont une allée de tilleuls ombrageait la cour caillouteuse, vers le professeur « Boum-Boum », ainsi qualifié par nous pour sa manie de marcher à grandes enjambées en s'ébrouant comme un cachalot, vers la salle d'études où, dans sa chaire dominatrice, crachait et grognait un pion rustique, vers la boutique où nous faisons de fastueuses emplettes de boules de gomme à concurrence de dix centimes, enfin, vers Modeste Triponnois lui-même dont je revoyais, comme si je les avais sous les yeux, le teint coloré, les manches économiques et les souliers malencontreux. Serait-ce le même Triponnois que nous avions pour condisciple et souffre-douleur à Boucy ? Il n'était que d'entrer pour le savoir.



Je franchis le seuil et me trouvai dans une pièce assez vaste, ornée de deux billards, de rideaux d'une blancheur riante et d'un ratelier où les pipes des habitués fraternisaient. Au comptoir, trônait un gaillard large d'épaules et pléthorique. C'était, à n'en pas douter, Triponnois, encore que l'absorption continue des bocks et le poids des années eussent notablement changé l'aspect du Triponnois de jadis.

— Vous désirez, monsieur ?

— Je désire un verre de bière, s'il te plaît, Modeste.

Etonné, il me dévisagea et, se prenant à rire :

— Ah ! sapristi, du diable si je t'aurais remis... Ce n'est pas d'hier que nous nous sommes quittés, hein ?

— Oh ! je ne te dirai pas que tu n'as pas changé, mais avec ton nom calligraphié là, en belles lettres jaunes, au-dessus de la porte, il ne m'était pas difficile de me remémorer l'excellent Modeste... Brave Modeste... Te voilà donc cafetier maintenant ?

— Il paraît...

— Mais alors, pourquoi cette mention « artiste » dont tu enjolives ta fonction officielle ?

— C'est bien simple... Ici, à Boucy, nous sommes à peu près trois cents cafetiers ou cabaretiers, comme tu voudras, pour une population de dix mille habitants... Nous avons le gosier en pente à Boucy, nous aimons les petites chopes et les grandes gouttes, ainsi que l'affirmait notre regretté professeur Boum-Boum... Mettre sur l'enseigne : « Modeste Triponnois, cafetier, » ce n'aurait pas été malin... En définitive, j'ai étudié, j'ai lu dans les livres et il me paraît que je ne suis pas tout à fait un débitant comme les autres.

— Sans doute, mais pourquoi « artiste » ? Artiste en quoi ?

— En plusieurs branches : d'abord, mon enseigne, c'est moi qui l'ai peinte et j'en ai peint beaucoup d'autres à Boucy, tiens, celle-là, au bout de l'Esplanade. Puis, je suis musicien ; tu te souviens que j'ai obtenu un prix de flûte à l'Académie...

— J'avoue que je l'avais oublié.

— Aujourd'hui, je suis flûte-solo dans l'Harmonie de la garde-civique et, d'ici quelque temps, je compte devenir sous-chef. Je m'occupe également de photographie : dernièrement, j'ai pris en groupe les principaux habitués de mon établissement, le préfet des études, M. le notaire de la rue du Bœuf-Noir, M. l'avocat de la rue du Mouton, M. le receveur des contributions, M. le lieutenant de gendarmerie, sans parler des autres... Ces messieurs ont été enchantés ;

ils m'ont demandé chacun un « agrandissement ».

— Tu as donc tous les talents, mon vieux Modeste...

— Ne plaisante pas... Au collège, on m'a fait pas mal de misères... toi, comme les autres... Ça ne m'a pas empêché de marcher mon petit bonhomme de chemin...

— Et de devenir artiste, par-dessus le marché.

— Artiste ? Pourquoi pas ? Tout dépend du sens des mots qu'on emploie. Je me considère comme tout aussi artiste que M. Untel et même plus artiste que lui, puisque j'ai plusieurs cordes à mon arc... Tu peux me « blaguer », je m'en moque ; mon pain est cuit et, au besoin, je saurais le cuire moi-même, ce dont je te crois tout à fait incapable !

— Pour sûr.

L'heure du départ approchait ; les cloches sonnaient vèpres ; je serrai cordialement la main au camarade que notre malignité de gosses avait autrefois berné, à Modeste Triponnois, artiste.

## LES JOIES DE LA MAGIE

Il est réconfortant de constater que, dans nos temps de spleen, de pessimisme et de brouillard, un coin de joie, ça et là, perdure, non de joie matérielle et rubénienne, mais affinée, au contraire, et spiritualisée. Ne le cherchez pas parmi les esthètes à la tignasse profuse, ou parmi les critiques grincheux, ou parmi les poétreaux de la dernière chaloupe, ou parmi les miteux et calamiteux pédagogues; votre route serait prise à faux et vous ne rencontreriez en ces parages que figures flétries et cœurs désabusés. Poursuivez la fleur de joie, et vous n'aurez qu'à vous baisser pour la cueillir, dans le groupe aristocratique et bienveillant des mortels privilégiés de qui le soin et l'étude se consacrent aux mystères de la prestidigitation et de la magie.

Il fallut déjà, ce semble, l'influence du ciel et l'opportune conjonction des astres pour qu'ils assumassent l'office de nous divertir et guider vers l'idéal. Entre cent personnes jouissant de la lumière du jour, quatre-vingt-dix-neuf au moins ne visent que des fins prosaïques, et cela sied, en somme, puisque notre nature est communément enfoncée dans la vase de la prose et de la chair.

Homère aveugle et chantant l'« Odyssée » dans nos campagnes ne récolterait que des cailloux et des sarcasmes; il y a bel âge que les fées ont trouvé l'asphyxie dans la fumée des usines.

Nous partons d'un point pour arriver à un autre par la ligne droite, à moins que notre intérêt ne nous induise en des détours obliques; nous n'avons de cesse que nous ne soyons arrivés pour repartir encore et quand nous levons le front vers ce que les anciens appelaient l'« éther », c'est pour y quérir des francs et des centimes; nous avons le culte du positif et sommes pourris de matérialisme.

Tandis que le prestidigitateur s'assigne pour fin unique de nous arracher à nos ennuis et à nos déboires, de nous tourner vers l'inconnu et l'in vraisemblable: n'est-ce pas digne d'étonnement et de reconnaissance?

Il n'est pas, bien entendu, assez naïf pour se qualifier de prestidigitateur; ce mot évoque des idées de simple habileté manuelle. Il se qualifie de « physicien », ce qui l'élève d'un cran, ou de « professeur », ce qui le nimbe d'une auréole de responsabilité évidente quoique vague. En son langage, il est altier et fleuri; il sait qu'un style raffiné atteste l'éducation solide et prédispose en votre faveur; il a en horreur les expressions banales et populacières.

L'un d'eux a daigné me dépêcher son prospectus sous une large enveloppe et mon humilité lui garde la gratitude de cet hommage ; je me suis aussitôt plongé dans une lecture ensemble instructive et cordiale.

Le professeur Enrico Galeotti, ex-préparateur au théâtre des Illusions bordelaises, inventeur de la « nouvelle malle des Indes », membre agrégé de plusieurs sociétés savantes, prie la haute société de ne le point confondre avec ces vulgaires faiseurs de tours qui, par de fausses réclames et des affiches mensongères, n'exécutent que des plaisanteries d'expériences. « J'ose me dire, continue M. Galeotti, le roi des physiciens, surnommé à juste titre le Sorcier du Midi. Je suis le seul qui laisse des souvenirs agréables aux familles de mes exercices hors ligne, le seul qui reçoit journellement les visites des hommes les plus éminents du monde de la science, le seul spécialement autorisé pour les grandes soirées théâtrales, cercles, collèges et pensionnats. Mes éléments sans pareils qui ont fait l'admiration des hommes les plus expérimentés de la terre, mon répertoire nouveau et inépuisable ont fait preuve de mon savoir-faire. J'ose seul me répandre comme une célébrité de notre époque ; ma modestie m'empêche d'être plus élaboré, car l'énumération de mes succès toujours croissants remplirait des volumes sans nombre ».

Voilà qui va bien et l'on se demande en quels termes M. Enrico Galeotti parlerait de lui, s'il n'était pas modeste. Puis, il nous cite les augustes personnages devant qui ses facultés se sont épanouies ; c'est une imposante kyrielle de vidames et de marquises, de chevaliers et de baronnes, de princes, de princesses et d'altesses royales ; à parcourir cette liste blasonnée en abondance, on comprend mieux les talents de M. Galeotti et l'on se forme une idée avantageuse de ses relations et de son prestige.

Au fond, il serait imprudent de le plaisanter pour son contentement de lui-même et pour sa mégalomanie ; le style et la tournure de son esprit sont ceux de nombre d'artistes et de gens de lettres et d'aucuns d'entre eux envoient aux gazettes, à propos de leurs « œuvres », des articles tout semblables au boniment de signor Enrico. Mais combien celui-ci leur est supérieur et dans quel perpétuel délice il nage et plonge ! Si bête que soit un écrivassier, et si tuméfié de son importance, il connaîtra parfois l'absinthe du dénigrement ou de l'ironie. M. Galeotti et ses collègues vont, eux, sans accroc, de triomphe en triomphe ; dès qu'ils distribuent les drapelets jaillissant de leurs manches ou qu'ils amènent du fond d'un chapeau un petit lapin effronté et

rigoleur, la multitude bat des mains et les régale d'apothéoses. Ils n'ont jamais douté d'eux-mêmes ; ils goûtent une félicité sans mélange, parce qu'ils ont conscience de leur génie.

## L'HOMME DES ILLUSIONS ET DU MIRAGE

Entré jeune dans une administration publique, en qualité d'expéditionnaire, Modeste Pimpurniaux ne tarda pas d'y briller par la ponctualité et le zèle. Neuf heures tapant, il arrivait le premier dans le bureau désert et, tout de go, se mettait à la besogne ; un à un, ses collègues le rejoignaient, tiraient des journaux de leurs poches, prenaient leur porte-plume d'un geste déjà nonchalant. Modeste Pimpurniaux, muni de ses manches de lustrine, grossoyait sans répit, comme si le sort du royaume était attaché à la vélocité de sa main. Prévenant et timide, il s'était concilié la sympathie de ses égaux et l'estime de son chef. « C'est un bon sujet, répétait volontiers celui-ci, on peut compter sur lui. »

Quand on lui fit entendre qu'il avait, en affrontant un examen pas bien terrible, la chance de changer de service et de s'élever, il s'effara, balbutia un refus poli : « Je me trouve parfaitement où je suis... Très honoré de ma situation... Je n'ai pas d'ambition vaine et dangereuse... Je ne forme qu'un souhait, rester là, dans mon petit fauteuil, devant mon papier, mon encrier, mes pains à cacheter, mes crayons, ma pelote à épingles... Vous n' imaginez pas combien je me plais dans mon petit fauteuil... »

Ravi de conserver cet employé modèle, le chef n'eut garde d'insister, mais il signala sa délicatesse ; Modeste Pimpurniaux vit ses appointements augmentés de cent cinquante francs et, dans le feu de sa joie, offrit une « tournée générale » à ses compagnons d'écritoire.

Quelque temps après, il commença d'éprouver dans la jambe gauche des douleurs lancinantes et singulières ; au-dessous de la rotule, un abcès apparut, grossit, s'irradia en phlegmon vorace ; une poussée de délire se produisit ; l'amputation fut pratiquée d'urgence et Modeste Pimpurniaux, de nouveau recommandé par le chef, obtint une gratification de deux cents francs pour s'acheter une jambe de bois élégante. Lorsqu'il revint, un plaisant lui avait conféré le surnom de « Quille d'azur ».

Dès ce moment, par la vertu d'une étrange antinomie, sur la personnalité du Pimpurniaux rangé, ponctuel, méticuleux, un autre Pimpurniaux se greffa, inquiet et chimérique. Sa tâche accomplie, Quille d'azur construisit des rêves.

Il s'avisait d'une réforme complète des registres de l'état-civil et parvint à caser son élucubration dans une gazette de faubourg ; il la lisait, en la commentant, aux gens qu'il rencontrait et s'étonnait qu'elle eût si peu de retentissement.

« C'est incroyable... quand on voit les sottises que les journaux impriment, des romans idiots, des faits divers stupides... Qu'est-ce que ça me fiche que le général Z... finisse par épouser la baronne de X... Qu'est-ce que ça me fiche qu'il y ait eu une explosion dans la droguerie du coin, ou un déraillement en Angleterre ? Tandis que l'état-civil intéresse tout le monde... Et, tenez, on ne souffle mot de mon travail... On dirait qu'il y a une entente pour observer le silence à mon égard... Au fond, je m'en moque,... mais à quoi, diable, songent les journaux ? »

Quoique libre de charges et insoucieux de luxe, Quille d'azur subit la hantise des loteries. Quelques billets, cela ne coûte pas lourd, et, qui sait ? En définitive, il faut que quelqu'un gagne, et pourquoi pas Modeste Pimpurniaux autant qu'un autre ? Ne décrochant rien en Belgique, il s'enflamma pour Hambourg et ses millions de marks lointains ; il dépêcha là-bas sa belle monnaie chantante et reçut, au bout de six mois, une circulaire rédigée en français comiquement barbare, où le banquier lui souhaitait le gros lot au prochain tirage. Quille d'azur en conçut un profond mépris de l'Allemagne.

Rebuté par le hasard, il se tourna vers le commerce. « Nos commerçants sont trop routiniers, trop attachés à leurs habitudes... Ainsi, pour les fruits et primeurs... pas la moindre idée ! Moi, voici mon plan : j'offre aux consommateurs du nouveau, et encore du nouveau. Connaissez-vous la confiture de roses, la vraie confiture de roses, telle qu'on la fabrique à Constantinople ! Non... j'en étais sûr... Quand vous en aurez goûté, vous m'en direz des nouvelles... Et le manioc ? Naturellement, vous ne le connaissez pas... Il y a plus de soixante espèces de maniocs... les tubercules du manioc doux sont un légume comparable au céleri-rave, mais autrement savoureux... J'aurai, en pleine ville, un magasin immense, où l'on se procurera les meilleurs produits des colonies ; cela occasionnera une véritable révolution dans nos mœurs... Ce ne sont pas nos commerçants qui auraient imaginé une combinaison pareille... »

Quille d'azur se montra si exubérant et loquace que son chef le demanda et le doucha d'une admonestation :

— Vous n'ignorez pas, Monsieur Pimpurniaux, que les règlements interdisent aux employés de se livrer, directement ou indirectement, au commerce... D'autre part, vous avez émis sur le compte de nos négociants, des appréciations regrettables... N'oubliez pas que le commerce est l'une des branches les plus glorieuses de l'activité nationale et l'un des meilleurs fleurons de notre couronne éco-

nomique... N'oubliez pas, non plus, que le gouvernement vous a témoigné une sollicitude particulière en prenant à sa charge, grâce à mon intervention, l'intégralité des frais de votre jambe artificielle...

Modeste Pimpurniaux s'en fut, l'oreille basse et l'âme chavirée. Imbu d'obéissance et de discipline, il ne cessa point de chevaucher ses chimères mais il s'abstint désormais de confidences et tomba dans une mélancolie taciturne.

Le jour où l'on apprit sa mort, celui qui l'avait baptisé s'écria :

— Cette fois, Quille d'azur a dévissé la sienne!



## LE BEAU COSTUME

M. le baron Ludovic de Raincolette est, à Boucy, une personnalité sympathique et répandue. Il ne ménage ni ses écus, ni sa complaisance ; dans les cercles ouvriers et les confréries, son autorité est saluée bien bas ; il habite, juxta l'Esplanade, un vaste et morne hôtel dont l'ample porche et les dix fenêtres ont grande allure ; malgré la soixantaine imminente, il porte beau, marche d'un pas fringant et est tenu pour l'arbitre des élégances.

Il causait dernièrement avec son ami, M. l'écuyer Narcisse van Rollebeek.

« Mon cher Ludovic, disait l'écuyer, il est incontestable que les personnes de notre monde doivent, en tout, se distinguer du vulgaire. Puisque nous vivons à une époque troublée où la société a l'air de courir sur la tête, où mon marchand de charbon se croit mon égal, c'est à nous de creuser le fossé et de maintenir les distances. Gardons-nous toutefois d'y mettre une fureur maladroite et de briser des vitres que nous remplacerions à nos frais ; sans paraître y toucher, restons nous-mêmes, restons de notre caste, puisque les jaloux parlent de caste... assurément, la nôtre vaut celle des épiciers et autres croquants... par-dessus tout, conservons les traditions du bel air... Avec de l'application, le premier maroufle venu peut apprendre le droit, les mathématiques, la littérature..., mais savoir saluer, marcher dans un salon, conduire un cotillon de façon galante, c'est autre chose, saperlipopette !

— N'exagérez-vous pas, mon cher Narcisse ?

— Non, baron, je n'exagère pas... c'est vous qui diminuez... On dirait, parole, que vous sacrifiez aux préjugés égalitaires d'un siècle démagogique. Notre monde n'a rien à gagner à de certaines promiscuités répugnantes : soyons « nous », soyons-le avec ténacité..., ayons nos idées, ayons nos fournisseurs...

— Nous n'aurons pourtant pas des tailleurs et des bottiers pour nous seuls ?

— Non, saperlipopette... Mais des gens comme vous et moi, baron, ne peuvent honorer de leurs commandes que certains bottiers et certains tailleurs. Voyons... qui vous habille, mon cher Ludovic ?

— Qui m'habille ? M. Casimir Legubre, tout simplement.

— Quel Legubre ? Celui de Boucy ? Celui de la rue du Noir-Bœuf ?

— Je n'en connais qu'un, ici. »

M. l'écuyer Narcisse van Rollebeek leva les bras avec stupeur.

« Mais, quand on se nomme le baron Ludovic de Raincolette, on ne va pas chez M. Legubre, de Boucy, chez M. Legubre de la rue du Noir-Bœuf ; on va chez M. Isidore Caneghem, du quartier Léopold, à Bruxelles.

— Et qu'a-t-il d'extraordinaire, ce M. Caneghem ?

— Il a... il a qu'il est le fournisseur des personnes de notre monde... Les autres fagotent, Caneghem habille... Puis, ses manières sont irréprochables... et il a le Christ de Portugal...

— Ah ! il a le Christ de Portugal... Enfin, si j'étais fagoté, vous vous en seriez aperçu, mon cher Narcisse...

— C'est peut-être que je n'aurai pas remarqué... En tout cas, à votre place, je lâcherais la rue du Noir-Bœuf et je m'adresserais à M. Caneghem. »

M. le baron était perplexe et vaguement inquiet. Qu'il fût élégant et tiré à quatre épingles, il n'en pouvait douter, puisque le consentement unanime ratifiait sa suprématie ; mais il ne risquait rien, en somme, à tenter une expérience et, dès son premier voyage dans la « capitale », il s'en alla trouver l'éminent habilleur.

L'immeuble impressionnait par son luxe et M. Isidore Caneghem, favoris grisonnants, gros yeux vides, la redingote pavoisée d'un large ruban écarlate, exhalait, en maîtrise et en respectabilité, la certitude. Il s'inclina profondément.

« Je suis flatté de la marque de confiance que daigne me donner Monsieur le baron. Monsieur le baron peut être convaincu que je n'épargnerai aucun soin pour tâcher de le satisfaire. D'ailleurs, je suis favorisé, depuis longtemps, des ordres de M. l'écuyer Narcisse van Rollebeek.

— C'est l'écuyer qui m'a recommandé votre maison.

— Je rends grâce à M. l'écuyer d'avoir parlé favorablement de moi à Monsieur le baron et à Monsieur le baron de s'être rendu aux conseils de M. l'écuyer. »

Auné, mesuré par des mains respectueuses, reconduit jusqu'au seuil par un serviteur prêt à genufléchir, M. de Raincolette s'en retourna en sa province, fébricitant de joie.

Et, la semaine d'après, cette joie s'épanouissait, plénière et ronde, à recevoir un costume éberluant de chic et qui le moulait à ravir. Il s'analysa devant un miroir, puis devant deux glaces accolées, qui dressèrent à ses yeux ravis l'évidence d'un baron somptueux et svelte. Consulté, M. l'écuyer Narcisse se montra nettement approbateur.

« Avouez, baron, que vous voilà enfin drapé et revêtu... Je vous félicite... Comme cela vous prend la taille... comme cela vous dissimule le ventre, en vous avantageant les épaules... Si vous poussiez jusqu'à la rue du Noir-Bœuf, votre spectacle procurerait un étonnement légitime à l'excellent Casimir Legubre... »

— Ma foi, je veux en tâter, mon cher Narcisse. »

Un quart d'heure après, M. le baron franchissait, guillemet, l'huis de M. Legubre.

« Monsieur Legubre, comment trouvez-vous ce costume ? »

— Irréprochable, Monsieur le baron.

— Vous voyez comme il accuse les épaules ?

— Oui, Monsieur le baron.

— Comme il pince la taille ?

— Oui, Monsieur le baron.

— Comme il dissimulerait mon ventre, si j'en avais ?

— Oui, Monsieur le baron.

— Devinez d'où vient ce costume ?

— Monsieur le baron, il vient de la maison Isidore Caneghem, à Bruxelles.

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui l'ai fait... Je travaille régulièrement pour la maison Caneghem ; on m'envoie l'étoffe et les mesures ; je coupe, je couds, je renvoie à Bruxelles. J'avais immédiatement reconnu les mesures de Monsieur le baron, comme je connais celles de M. l'écuyer van Rollebeek.

— Mais l'écuyer se fait habiller chez Caneghem !

— Comme Monsieur le baron le fait maintenant. La seule différence, c'est que Monsieur le baron paye deux cents francs chez M. Caneghem et qu'il en payait cent chez moi. »

Rêveur, M. le baron a quitté la rue du Noir-Bœuf ; puis il a mandé M. Legubre et lui a restitué sa confiance. Ebranlé dans sa conviction, M. l'écuyer hésite et tergiverse. On affirme qu'il a trouvé, en matière de modes, son chemin de Damas dans la rue du Noir-Bœuf.

## LA CHAMBRE DU SOLEIL

En une rue étroite et grise, embranchée à l'avenue menant au Bois, la maison de retraite est située. Elle a de l'apparence, haut grillagée, carrant, à l'entrée d'un ample jardin, trois étages de pierre, et sa réputation s'est propagée au loin : pour y entrer, il faut des recommandations, de la diplomatie, outre les deux cents francs exigés chaque mois.

« C'est un minimum, explique le frère Tiburce, directeur. Vous comprenez que, pour ce prix-là, nous ne donnons ni le vin, ni le blanchissage... Les *extras* sont comptés à part. Comme nos pensionnaires ont des situations de fortune différentes, nous avons décidé qu'ils prendront leurs repas chacun chez soi... Chacun se traite ainsi qu'il l'entend... pas de discussions, pas de disputes, pas de jalousies... Ils sortent quand ça leur plaît... A huit heures, sauf autorisation spéciale, tout le monde doit être rentré... Celui qui, trois fois de suite, attraperait un « plumet » visible serait expulsé sans pitié.

» Pour ce qui est de la religion, nous avons une chapelle, mais personne n'est contraint d'y aller... Nous avons un protestant et même, paraît-il, un israélite... La seule chose que nous défendons, c'est de faire de la propagande... On se battrait au bout d'une semaine... »

Ponctuel et méticuleux, coiffé d'une calotte inamovible, frère Tiburce, des caves aux mansardes, trotline ; s'il ne se dépense pas en éclats de voix et en forjeture de gestes, son autorité n'en mène pas moins, discrète et forte, le rythme de la communauté ; sa robe laisse un sillage d'acquiescement et de respect.

Entre les hôtes, les rapports se marquent de courtoisie et d'indifférence ; c'est des saluts cérémonieux, des sourires d'entente, des journaux échangés, des commentaires sur la température, des questions touchant le régime, des conseils hygiéniques, des sentences bafouillantes et brèves sur la politique internationale. Ces devis murmurés glissent aux parois stucquées du corridor et s'envolent au large escalier épanoui en double rampe. Sous la pellicule des politesses, des puits d'égoïsme se creusent.

Au premier, depuis quinze ans, M. Joachim Boquet occupait une pièce donnant sur le jardin ; rien ne la distinguait des autres, fors sa bénigne ouverture au jour ; le jour, par l'heureuse conjuration, semblait-il, des bâtiments voisins et du ciel, la baignait toute ; nulle, autant qu'elle, ne recevait

la nonpareille caresse de la lumière.

« La chambre du soleil », ainsi l'avait baptisée M. Joachim Boquet.

L'habitant, après de loyaux et interminables services prestés au département des chemins de fer, s'était incrusté en ses nouveaux pénates ; il les avait décorés de cartes et de diagrammes, qu'il recensait et colligeait à la continue ; par dates et chiffres, il prouvait que, de son temps, les accidents étaient moins nombreux et moins meurtriers ; il n'énonçait pas expressément que cette aggravation eût coïncidé avec son départ, mais il accueillait sans protester cette hypothèse flatteuse ; durant la guerre russo-japonaise, il épingleait la marche des opérations et critiquait âprement l'infrastructure du Transsibérien ; il adressait parfois « aux Puissances étrangères » des mémoires qui restaient sans réponse ; il s'indignait de semblable sans-gêne et concluait à la décadence universelle.

A l'égard de ses collègues, Joachim Boquet se montrait aimable, avec une nuance de supériorité ; sans appuyer, il tenait à la précellence et il louchait complaisamment vers le ruban dont sa redingote était pavoisée. Dans l'estime de frère Tiburce, il brillait à la cime.

Aussi demeura-t-il sur la défensive, le matin qu'une présentation se fit :

« Monsieur Joachim Boquet, notre doyen...

— Monsieur Eudore Tournemine, l'entrepreneur de Molenbeek... celui qui a dirigé tant de travaux...

— Enchanté, Monsieur...

— Pas autant que moi, Monsieur... enchanté... »

Déjà M. Tournemine s'épanchait en confidences.

« Je vous garantis que tout n'a pas été rose dans ma carrière... A quatorze ans, je me tirais d'affaire... Ces mains que vous voyez ont manié la brique... Je n'ai appris que très tard à lire et à écrire... Seulement, le « coffre » était solide et puis, quand j'avais quelque chose dans la caboche, je vous assure que je ne l'avais pas ailleurs... Sauf votre respect, je suis têtue comme une bourrique... La chance m'est arrivée... On m'appela de dix côtés à la fois... Maintenant, me voici débarrassé de mes soucis et heureux d'être installé parmi vous. »

Quand il sut les fonctions jadis exercées par M. Joachim Boquet, il bifurqua vers l'ironie.

« Puisque vous avez été dans l'administration, ça ne m'étonne pas que vous soyez si bien conservé... Ce n'est pas comme ceux qui en dépendent... Ah ! sapristi, ce que j'enrageais lorsque mes matériaux n'étaient pas en gare à

l'heure réglementaire ou qu'on dirigeait vers Ostende des poutres attendues à Namur... Ce sont les petites farces de nos chemins de fer...

— Ce ne sont pas des farces, releva M. Boquet : « sont les menues erreurs inévitables dans un organisme si vaste et si compliqué. »

La conversation, mal accrochée, ne se prolongea guère.

Elle se renoua pourtant, le lendemain, sans acrimonie, ainsi qu'il sied en un refuge dévolu aux flâneries, aux rêves de vieillards ; M. Boquet pria même M. Tournemine d'accepter, chez lui, un verre de « doux », à la bonne franquette ; de l'introduire en son logis, la fierté lui galopait les veines.

« J'avoue que je suis privilégié... J'ai les premiers rayons, et les derniers... On dirait que cela s'arrange exprès pour moi : il y avait là une boulangerie, une sale boulangerie qui me cachait un pan du ciel ; heureusement, elle a fait faillite... depuis la façade a été abaissée de quatre mètres... Je jouis d'un horizon superbe... Mes cartes, mes statistiques, ma goutte de doux, une santé passable, parfois une petite sortie, franchement, je n'ai rien à désirer davantage.

— Alors, risqua M. Tournemine, vous ne quitteriez pas cet appartement, si l'on vous offrait une juste et préalable indemnité, comme disent les entrepreneurs et les avocats ?

— Ma foi, non... Et qui m'offrirait cette indemnité ? Est-ce vous, par exemple ?

— Pourquoi pas ? Nous permuterions... Le déménagement ne coûterait pas lourd...

— Cessons cette plaisanterie, cher Monsieur... elle m'est désagréable... Encore un verre ?

— Certes... et ne parlons plus de cette plaisanterie... »

Mais la caboche de M. Tournemine s'obstina auprès de frère Tiburce qui, dès les premiers mots, coupa court :

« Impossible... il ne s'agit pas d'argent... il s'agit de convenance... chacun garde chez nous le coin qu'il a choisi... A plus forte raison, M. Joachim Boquet, notre doyen... »

Désormais M. Tournemine parut oublier son dessein ; de vrai, il le caressait et l'exaltait en sa poitrine ; accoutumé à conduire ses ouvriers à la schlague, sanguin, pléthorique, il s'irritait d'une rébellion contre sa volonté ; assis en un fauteuil, devant M. Boquet, l'envie le térébrait de flanquer par la fenêtre ce vilain personnage ; il ne secouait l'obsession qu'en prenant un brusque congé.

Et il pensa défaillir de béatitude lorsque, par une ma-

tinée de froidure venteuse, l'escalier s'émouvant d'insolite brouhaha, il perçut ces clameurs :

« M. Boquet a gagné une attaque... Il a la figure tournée d'un côté... Il est si laid à voir.

— Courez chercher le médecin, » commanda frère Tiburce.

Le docteur parla d'hémiplégie, annonça la possibilité d'une issue fatale ; M. Tournemine se contraignit, d'un effort douloureux, pour ne le point embrasser sur les deux joues.

Foudroyé sur le lit, M. Boquet se défendait encore ; l'agonie occupa trois jours de halètements et de soupirs ; M. Tournemine s'affirmait admirable de dévouement et de compassion. Mais, le frère de garde à peine sorti de la pièce pour annoncer au directeur que « c'était fini », il se précipitait sur le mort et le souffletait avec frénésie en lui criant dans le nez :

« Je l'ai, sale bête, sale bête... je l'ai enfin, ta chambre, la chambre du soleil ! »

## PLAQUES BLEUES

Des habitants de Bruxelles, certes distingués de ton et de manières, se sont récemment émus de l'étiquette triviale conférée à leur rue ; ils ont pétitionné afin d'obtenir une désignation moins vulgaire et l'administration enquête au sujet de cette plainte originale et collective. Toujours est-il que la nomenclature de nos rues est singulièrement hétéroclite et fertile en cocasses trouvailles.

Dès l'abord, on y remarque l'amour franchement étalé, et touchant au cynisme, de la matière et de la cuisine. Nous avons la rue de la Levure, de la Bière, du Chevreuil, des Harengs, au Beurre, Chair-et-Pain, des Pigeons, des Génisses, des Moutons, des Goujons, de la Tête-au-Mouton, du Marché-aux-Herbes, aux Peaux, aux Porcs, aux Poulets, aux Fromages. Nous possédons même une rue de l'Abondance, en qui s'épanouit le symbole des victuailles savoureuses et plantureuses. Comment n'être pas réjoui, ventripotent et rubicond dans une cité où l'Abondance règne à perpétuelle demeure ?

Si nous sommes férus de ce que Rabelais appelait « les choses de gueule », nous n'en avons pas moins un vif penchant au négoce ; à preuve, les rues des Commerçants, des Camions, du Magasin, de la Bougie, de l'Hectolitre. Les rues des Navets et de l'Abricotier prouvent que nous apprécions les fruits et les légumes ; la rue du Vautour fait une allusion directe à certains propriétaires ; la rue de la Paille donne un avertissement aux prodigues ; la rue de la Source évoque des idées poétiques et champêtres ; l'éclat de la rue du Soleil est tempéré par la rue de l'Eclipse ; la rue de l'Enclume pourrait retentir sous celle du Marteau ; la rue de la Pacification trouve sa contrepartie dans celle de la Querelle ; la rue de l'Inquisition abrite les descendants de Monsieur Homais ; la rue du Balai porte témoignage de notre propreté ; les rues des Crapauds et des Baudets attestent notre sympathie pour les animaux ; les rues de l'Education et du Chapeau proclament à quel point nos mœurs sont empreintes d'élégance et d'urbanité.

Quant aux impasses, elles portent des appellations tout à fait idylliques : impasse de la Tulipe, des Liserons, de la Pervenche, des Roses, de la Verveine ; cela sent le printemps, l'été, la campagne ; dommage que cela sente autre chose, lorsqu'on s'y aventure.

Mais, ce n'est plus du Nord, c'est de Laeken que nous advient la lumière dans le domaine des plaques bleues. Une



idée assurément ingénieuse a germé dans ce faubourg : baptiser les nouvelles voies du nom des généreux citoyens qui se sont distingués par leur philanthropie ; Laeken compte stimuler ainsi les bonnes volontés et gratifier ses artères d'étiquettes raisonnables. Coup double.

Peut-être cette résolution ne va-t-elle pas sans malice. Elle donne à entendre que la philanthropie absolument désintéressée est phénomène rarissime et qu'il est prudent d'en attiser le zèle par l'appât d'une forte réclame ; mais il serait téméraire d'affirmer que l'édilité laekenoise a voulu professer une philosophie si amère et si désenchantée. Pourtant, si vous avez fréquenté chez des philanthropes reconnus tels et patentés, il ne vous aura pas échappé que, en dehors de leurs largesses officielles, ils ont l'âme indigne pingre et sèche. Leurs sacs d'écus s'écoulent en fontaines pour les œuvres d'ostentation et de parade, mais ils demeurent clos et cadennassés quand il s'agit de reconforter une misère anonyme. Puis ils ont soin, ces philanthropes, de communiquer aux gazettes la confidence de leurs beaux gestes et, par un raffinement de coquetterie, ils ont l'air de subir une violence du fait de ces révélations flatteuses ; leur modestie se vêt d'écarlate et réclame le silence en déchainant la fanfare.

Quoi qu'il en soit, puisque la philanthropie est friande d'articles de journaux, il n'est pas douteux qu'elle sera surexcitée au-delà de toute expression par la perspective de la plaque, honneur suprême. Nous assisterons à Laeken à une merveilleuse efflorescence de philanthropie ; d'ici quelques années, il n'y aura plus moyen de découvrir un pauvre en ces heureux parages ; on va revivre là-bas l'âge d'or.

Et, maintenant que Laeken a pris cette louable initiative, Bruxelles a le devoir d'entrer dans son sillage et d'imposer à ses futures artères l'état-civil des bienfaiteurs « notoirement connus », comme il se dit dans le jargon administratif ; même, rien n'empêche Bruxelles d'améliorer et de généraliser le système adopté en principe dans la Résidence royale. Par exemple, on s'assurerait, moyennant une somme déterminée, le droit d'occuper les plaques imminentes ; en arrondissant la somme, on aurait la faculté de remplacer les plaques actuelles par d'autres, ornées des noms et prénoms du donateur. Il y a là l'embryon d'un impôt progressif sur la vanité, dont le produit serait très rémunérateur et dont le recouvrement s'opérerait sans la moindre protestation ; la substitution des impôts volontaires aux impôts obligatoires est peut-être, dans les temps futurs, la solution de l'économie politique ; voilà matière à théorèmes et à diagrammes.

En attendant, Bruxelles doit faire quelque chose ; pour son renom, il faut que Bruxelles bouge ; sinon Bruxelles, capitale distancée par un faubourg, deviendrait inhabitable et se couvrirait d'une honte éternelle.

## DEUX NUITS

(Légende.)

Au détour de la route, les deux hommes se croisèrent : Enguerrand de Chavailles, le seigneur magnifique, et Jacques Lelièvre, le gueux qui n'avait ni bure ni buron.

C'était une de ces nuits splendides que Noël se plaît à déployer sur la terre : le gel faisait les pas crépitants, les arbres accusaient les moindres linéaments de leurs branches et le ciel profond avait ceint au complet son tremblant diadème d'étoiles.

Rendu de fatigue, époumoné des pérégrinations accomplies, douze heures durant, à quérir d'illusoires aumônes, le gueux s'était laissé choir au bord d'un fossé qui, de sa ligne sombre, escortait un champ dévasté, et il se sentait si veule, despotisé d'une prostration si lourde, qu'il désirait la mort; l'exquise mort bienfaitrice, point terminal du livre de misère qu'était sa morne vie. Soudain, au tréfonds de l'obscurité, une lumière galopante le réconfortait, annonçant le suzerain de la contrée, et ses mains se tendirent vers le char bondissant où s'entrevoyait un grave et dur profil que semblait, avec une mansuétude infinie, cajoler une suave apparition féminine. Soulevé d'espoir, Lelièvre joignit ses paumes suppliantes ; mais un double rire le fustigea, cependant qu'au milieu des valets ricaneurs le couple heureux s'évanouissait vers le château levant dans le noir silence son faite illuminé. C'en était fait, il pouvait renoncer à l'illusion un moment caressée ; ce jour passerait comme les autres, n'apportant que lassitude et déconfort ; cahin-caha, il se dirigea vers son taudis.



Dans la salle immense aux puissants arceaux, la fête était culminante. Les serviteurs s'empressaient, rapides et muets, autour de la table massive, où s'accumulaient et les chères les plus rares et les crus les plus fabuleux.

Tous les regards luisaient ; mais luisaient surtout les regards d'Iolande, la fiancée d'Enguerrand, celle qu'après de longues et patientes recherches il avait élue pour perpétuelle compagne de dilection ; la musique épandue d'un orchestre voisin, rangé derrière un rideau de velours, était charméressé ; mais plus charmantes étaient les pensées qui défilaient, flatteuse théorie, dans l'esprit d'Enguerrand de Chavailles. Il songeait :

— En dépit des préjugés qui veulent impossible le bonheur parfait, le mien, il faut le confesser, est absolu. Rien ne limite ma puissance et quand je daigne donner un ordre, chacun, en tremblant, s'évertue à l'exécuter. Mes celliers débordent de vins, mes coffres regorgent d'or ; ma demeure entre toutes, proémine et les annexes dont elle va prochainement s'enfler l'institueront égale à celle du Roy. Mes parents me tenaient en médiocre estime ; ils ont tous commis la bêtise de s'en aller *ad patres* et leurs biens me sont revenus... Que Dieu, s'il y en a un, les visite de sa clémence ! Quand j'étais enfant, les médecins prédirent, c'est la nourrice qui me l'a répété, que je ne dépasserais pas la dixième année. Vaine prophétie ! La force m'est advenue avec l'adresse et parmi tous ces superbes seigneurs, qui se vantent d'être mes hôtes, il n'en est aucun que je ne pusse, si la fantaisie me prenait, ou terrasser d'un bras dominateur, ou mieux, comme il sied à l'illustration de mes origines, éblouir des bleuissants moulinets de mon irrésistible rapière !

Une chose me manquait : le pur amour, celui qui fait battre à l'unisson deux cœurs et les pénètre constamment d'une sincère et intarissable tendresse. Iolande maintenant est là, et ses yeux humides et ses joues colorées d'une pudique roseur m'annoncent sa joie et son bonheur.

Le visage du seigneur de Chavailles s'était éclairé ; il se rembrunit brusquement et un mauvais rictus plissa ses lèvres rouges.

— Je suis heureux aussi, s'avouait-il, des souffrances que j'ai apportées, de par ma prépotence, à ceux qui me gênaient ; j'imagine ma vie comme une gigantesque plaine de plaisirs où toute aspérité m'est intolérable, où le moindre obstacle qui pourrait faire buter mon pied est fatalement condamné à disparaître. Mon intendant sait qu'il ne doit accorder de cesse aux maupiteux en retard sur leurs fermages ; j'ai pendu, de ma main seigneuriale pendu, le misérable, le premier et le dernier à la fois, qui osa dérober un de mes lièvres ; et l'une de mes joies, quand je suis en chasse, est de piétiner la récolte des manants. Elle pullule réellement trop, la sordide engeance et, si nous n'y prenons garde, elle finira par se redresser d'un puissant effort et par se ruer, drue cohorte, à l'assaut de nos manoirs. Ecrasons les petits, de peur qu'ils ne nous écrasent quand ils seront grands, c'est mon principe. Aussi, je ne sais quelle insolite clémence tantôt m'empêcha de faire rouer cet ignoble Jacques Lelièvre, ce pouilleux dont les haillons insultent ma joie.

Comme Enguerrand de Chavailles songeait ainsi, il leva son verre, mais demeura pétrifié du spectacle qui s'offrait à lui. La salle était tendue de gigantesques draperies noires virgulées de larmes d'argent ; les serveurs étaient des fantômes noirs ; la table, un noir catafalque ; les convives s'étaient tus et leurs yeux caves et leur ossature décharnée témoignaient qu'ils étaient eux aussi, des fantômes. L'orchestre bruyant avait disparu, et, derrière le rideau de velours, l'orgue envoyait les terrifiantes harmonies du *Dies iræ*.

Iolande seule était demeurée Iolande, mais au moment où Enguerrand tendait vers elle un bras éperdu, elle s'évanouit comme la fumée qui se dissipe dans les airs. Et Enguerrand ouït une voix impérieuse et courroucée qui déclarait :

« Ton âme, ô dur Chavailles, est plus noire que ce »  
 » catafalque et ces draperies, et désormais s'agiteront en »  
 » toi les doutes, les erreurs, les torturantes angoisses et »  
 » l'immarcessible Remords ! »



Le logis de Jacques Lelièvre était lamentablement nu et patent aux intempéries. La porte battait au vent · le pied se refroidissait au contact du sol en terre battue ; deux fenêtres, semblables plutôt à des meurtrières, interrogeaient l'horizon ; l'âtre ignorait la joie des flambaisons pétillantes ; et le retour n'avait jamais paru si farouche au claque-dents qu'en cette nuit de Noël dont le nom seul évoque le mirage de rutilantes féeries.

Noël ! magiques syllabes, divins transports du ciel et de la terre fraternellement associés dans la même exaltation ! Noël ! Oh ! quel tressaillement de jeunesse parmi le monde ! Quelle vaste et soudaine clarté universellement éparse ! Quel oubli des mesquines et des microscopiques rancunes !

C'est comme après le passage de la tempête, la non pareille douceur de l'accalmie ; comme l'oasis délicieuse enfin aperçue dans la pulvérulente perspective du désert ; comme la suavité du pardon lavant de ses mystiques ondes la sanie des fautes les plus immondes. Noël ! quelle prodigieuse aurore ! quel épanouissement sidéral dans les ténèbres de l'au-jour-le-jour !...

Et le gueux se retrouvait là, seul, destitué de toute consolation, écrasé sous la permanence de son pitoyable destin ; et tandis que les maisons d'alentour menaient un va-  
 ●arme de fête, il se remémorait, poussé par une force invincible, la platitude de sa trop longue existence.

Son enfance d'abord, maltraitée par une marâtre, consolée seulement aux blandices des salubres vagabondages au fil des sentiers aromatiques ; sa jeunesse refrognée ; l'union malchanceuse qui l'avait avili. Puis, il ne savait plus au juste : le ressort de la volonté brisé sans doute ; l'abandon résigné à tous les courants ; les révoltes et les rebuffades ; bref, un être désorbité, un halbrené, une guenille d'humanité qui ne tarderait pas à être, d'un pied brutal, balayée aux définitifs rebuts. Maintenant, quand il paraissait, les doigts vengeurs le désignaient aux enfants, tel un horrifique exemple, et les minimes aumônes qui lui échéaient s'escortaient de paroles si flagellantes qu'il eût aimé autant être repoussé et tomber sur le chemin, s'abandonner à la défectable étreinte de l'endormeuse éternité.

Pourtant, ce soir férié, à la musique galopante du carillon, une pensée cicatrisait sa douleur : aussi loin que plongeait son œil en le panorama des années révolues, nulle tare ne corrompait leur indéfectible honnêteté.

Il avait eu des défaillances, des lâchetés même ; il n'avait à rougir de nul méfait, et, certes, de se confronter avec maint autre du village, c'était un droit qu'en toute paix de conscience il se pouvait arroger. La haine même jamais n'avait développé, dans le pur terreau de son cœur, ses violâtres pétales, et en nul cœur la bonté n'avait plus complète efflorescence.

— Je suis bon, parla Jacques Lelièvre, et pour quiconque. Si je n'avais qu'un mot à dire, le mot puissant qui punirait les impitoyables et me délivrerait de ma misère, je ne le dirais pas, même contre le dur seigneur Enguerand de Chavailles.

A ce nom, le taudis miraculeusement se métamorphosa. De lourds tapis couvraient le sol, les murailles s'enrichirent de tableaux incomparables, la piteuse table claudicante se magnifiait d'étoffes somptueuses ; un large escalier où vingt marbres s'unissaient en mosaïque polychrome ascendait vers de royaux appartements ; des parfums inconnus spiralèrent leurs volutes exquises et une musique, on ne sait d'où envolée, pénétrait la demeure de nobles harmonies.

Et, ce qui couronnait le prodige, c'est que le gueux, dans ce fabuleux retour, ne percevait aucune influence adventice : tout cela était en lui, par lui et pour lui ; son cœur donnait leur sveltesse aux colonnes, leur éclat aux dorures ; son cœur communiquait à la maison la splendeur dont il rayonnait et les splendeurs mêmes, les merveilles spontanément surgies en un glorieux tumulte, pâlissaient dans la magnificence de son cœur.

## LE DERNIER CHEVAL

Connaissez-vous l'appétit violent et incompressible des vacances ? Connaissez-vous la fringale des vacances, c'est-à-dire cette furie de s'en aller n'importe où, au hasard, d'échapper au traintrain quotidien, aux besognes quelconques et obligatoires ; cette furie qui persuade de s'évader, d'abandonner son chez-soi et son for intérieur tout ensemble, pour secouer le vieux tapis de ses impressions et se renouveler les sandales ? Connaissez-vous la griserie de flâner dans un port, d'y coudoyer les rudes matelots en goguette, de voir se balancer les navires à la cadence de la marée, de respirer cette odeur du goudron, flottant partout, qui suscite l'exode vers les terres inconnues ?

Il faut les connaître et s'en régaler, sous peine d'obéir platement aux obligations déprimantes qui nous enlacent. Il faut les connaître pour goûter ces parcelles de bonheur qui flottent dans l'air et que nous avons tant de peine à cristalliser.

Hanté de ces suggestions, je me trouvais impérieusement requis par la nécessité de la villégiature. Mais laquelle ? Il y a de quoi hésiter et, de quelque côté que l'on se tourne, les inconvénients apparaissent ou se devinent ; ici, l'absence d'eau potable nous induit au péril de la typhoïde ; là, nos narines sont fâcheusement assiégées par l'haleine véhémente d'insuffisants égouts ; ailleurs, notre désir de sommeil est contrarié par le galop d'implacables punaises ; ou bien la mondanité de l'endroit nous astreint à changer de costume trois fois par jour, si nous ne voulons être qualifiés de « petites gens » ou de parvenus incapables de se plier aux rites du *high life*.

Malgré ces difficultés, mon désir s'aiguillait vers la villégiature ; seulement, je ne savais vers où m'orienter et je demeurais « stupide », comme disent les auteurs classiques. Acculé à cette conjecture, je résolus de partir pour la contrée de la fantaisie et, s'il était possible, d'y interroger des « types » nouveaux ; car, s'il n'est aucun espoir de nouveauté qui le stimule, le déplacement « en soi » me paraît insipide et négligeable.

Cette contrée fantaisiste, comment s'y acheminer et comment se rendre vers ce pays de Bohême dont Charles Nodier jadis peignit les sept châteaux ? Il n'y avait qu'à s'en remettre à la Fortune, à s'abandonner aux méandres de la route, celle-ci dût-elle se métamorphoser en des sentiers erratiques et menant à des perspectives insoupçonnées.

Ainsi fis-je en me confiant à la bienveillance de la Fortune qui, d'ailleurs, daigna me sourire et favoriser mes recherches.

Je quittai la ville pédestrement, le long d'une de ses chaussées qui se prolongent à la continue et s'irradient aux lointaines campagnes ; c'était trop près. Poursuivant l'itinéraire, je traversai des villages, et d'autres villages, pour aboutir, me sembla-t-il, en cette région idyllique et fantômale qui eût plu à Charles Nodier et lui eût inspiré des pages exquises.

C'était, sans équivoque, une antique abbaye tuée par la complicité des intempéries et du vandalisme. Les troupeaux humains bondissaient jadis parmi les pierres branlantes ; la pluie et les vents diluaient les arceaux, persécutaient et dissociaient les porches, d'une part ; et de l'autre, la vétusté du paysage était compromise, embellie et magnifiée par l'assaut des végétations. Ce coin ignoré sentait le sauvage et, dès les premiers pas, on y constatait l'éloignement du boulevard et l'emprise de la nature ; sur les pelouses, les ruisseaux, les bosquets, planait le silence de cette « horreur sacrée » dont parle le poète. Horreur bénigne, je le confesse, horreur qui permettait la flânerie et se conciliait avec la rencontre d'un vieux cheval à l'allure indulgente et désabusée. Il tonduait sans conviction sa prairie nonchalante et m'aborda avec un hennissement du meilleur monde :

« Vous désirez, cher Monsieur ?

— Je désire, cher cheval...

— Dites surcheval...

— Surcheval ?

— Oui, et cette qualification n'a rien d'extraordinaire...

Vous avez lu Frédéric Nietzsche ?

— Vaguement... et je comprends mal le rapport...

— Vous avez deux pieds seulement, tandis que j'en ai quatre... sans vous humilier... Eh ! bien, Nietzsche a parlé de l'homme-type, du surhomme... J'ose affirmer, malgré ma modestie essentielle, que je suis un surcheval, même le surcheval absolu et par excellence, puisque j'ai, depuis bel âge, abdiqué la fréquentation des milieux humains pour me cloîtrer en cette oasis herbagère où, ne vous déplaît, je me trouve à merveille.

— Il ne me déplaît pas, il me déplaît d'autant moins que la nostalgie rurale me griffe à l'occasion et me persuade le dédain de l'asphalte.

— Ne me parlez pas d'asphalte... Ce mot tiré du grec désigne précisément la bande prétendue inoffensive où mes anciens collègues s'avançaient sur la foi des traités, sans



avoir l'air de croire à leur bonheur...

— Vous parlez d'anciens collègues ; ni leur condition, pourtant, n'a changé, ni la vôtre et vous vous rattachez à la même famille.

— Théoriquement, certes ; en réalité, entre eux et moi, le gouffre se creuse et je ne tenterai pas de le combler.

— Vous êtes pessimiste et probablement aigri par les déboires de l'existence.

— Je serais optimiste plutôt, puisque je suis parvenu, tel un vieux fonctionnaire, à me créer des loisirs au crépuscule de mes jours ; envisageant le véritable aspect des choses, qui n'a rien d'idyllique sans être empêtré dans la tragédie, je me suis terré en cette thébaïde qui m'est confortable, où je compte laisser ma carcasse, où je me regarde, en quelque manière, comme l'ultime représentant d'une espèce fatalement vouée à disparaître.

— Vous rêvez d'un suicide collectif ?

— Pas si bête... Les autres quadrupèdes, même chevaux, ne m'intéressent plus ; j'en ai sopé, si vous me permettez une expression peu académique ; j'en ai soupé à ce point qu'ils me sont devenus inexistants ; entre eux et moi, j'ai scindé tout fil d'attache et votre conception de la solidarité, autour de quoi les snobs mènent tapage pour donner à leur propre incrédulité les apparences de l'enthousiasme, suscite uniment chez moi l'hilarité dédaigneuse. »

Ayant pirouetté, fourni un temps de galop, secoué la crinière, plongé le poitrail parmi l'herbe drue, le surcheval reprit :

« Quand ils auront disparu définitivement, comme l'iguanon et le plésiosaure, quelle chance sera la leur et quelle joie pour eux d'être rentrés dans le silence des nirvânas ! »

Ces imbéciles pâtissent de leur lâcheté foncière. Lorsque, il y a des centaines de siècles, le premier bipède humain, suppléant à la force par la ruse, sauta sur les reins de la jument ou de l'étalon, leur imposa le mors et les entraves, ces idiots devaient secouer le bipède, lui arracher le nez, lui défoncer, par leur jarrets et paturons, le crâne et la poitrine. Au lieu d'affirmer cette énergie, ils courbèrent les naseaux et genufléchirent devant le tyran. Dès lors, ils étaient perdus et l'ère de la servitude s'ouvrait à leur avachissement.

« N'insultons pas les vaches... »

— Je n'y songe pas... »

La vache laisse exprimer de ses flancs un lait qui l'ennuie et la tuerait si elle n'en était débarrassée ; la vache accorde

une prestation qui ne l'appauvrit pas, qui ne l'humilie pas ; son étable est chaude, entretenue avec soin et elle y dort son content.

Mais ce crétin de cheval, on l'accommode à toutes les sauces...

« Pour le manger...

— Même sans le manger... »

D'ailleurs, l'hippophagie sera biffée des mœurs, au même titre que les autres nourritures carnées, le jour où, selon la prévision de Berthelot, l'humanité, pour entretenir ses forces et s'acheminer vers une vie plus longue, absorbera des pilules fabriquées selon les rites de l'imperturbable chimie. Vous m'avez interrompu sans raison valable et votre interruption donne à entendre que, même au point de vue culinaire, mes anciens collègues sont bien menacés, ce qui corrobore ma thèse.

En attendant, leur lot est, en horreur, incomparable.

Ceux qui, aveuglés au préalable, descendent dans les charbonnages ignoreront désormais le délice du grand air ; sans répit, ils tirent les wagons où s'entasse la houille ; leur maigre pitance, ils la reçoivent dans les coups et les blasphèmes ; l'un d'eux, récemment, périssait en des conditions si étranges qu'on l'examina de près : de braves ouvriers s'étaient amusés à enfoncer un bâton dans les entrailles du martyr.

Parfois, à la vérité, ces modestes collaborateurs sont appréciés par les exploitants de la mine. L'un de ceux-ci, informé d'une catastrophe, proféra cette interrogation angoissée : « Et les chevaux ? » Ce capitaliste montrait son amour des bêtes...

Heureusement, grâce au machinisme progressant, le supplice aura vécu avec ceux qui le subissaient.

« Je vous concède, éminent surcheval, que ceux qui consomment leurs heures en ces funestes habitacles requièrent notre pitié : concédez, à votre tour, qu'il en est d'autres, nullement déshérités, voire glorieux. »

Mon interlocuteur haussa le garrot, souriant :

« Lesquels ? »

Est-ce celui qui, harcelé par un paysan implacable, s'éreinte à traîner la herse ou la charrue ? Est-ce celui qui, au cirque, « cuisiné » par la chambrière et récompensé par un morceau de sucre, salue ses bourreaux dans l'ouragan des musiques et les feux de l'apothéose ? Est-ce celui que mène une brute coiffée de cuir bouilli, qui se venge sur son esclave de ses contrariétés, de ses humiliations, de ses chagrins, qui l'oblige à galoper en gravissant les pentes

raides, lui scie la bouche, oublie sournoisement de l'abreuver et jette du sel dans sa mangeoire ? Ici encore, heureusement, la Science leur vient en aide sans qu'ils le sachent : l'automobilisme étend sur le monde entier son empire et, dans une « quarante chevaux » nul cheval n'a jamais élevé de réclamation ; cloîtrés dans les flancs du reluisant carrosse, la vitesse ne les accable point et ils ont l'assurance de la nourriture ; quelques gouttes d'essence, versées au tournant de la route, les raniment, les rendent fringants et prêts aux randonnées.

« Vous omettez systématiquement tels aspects héroïques...

— Tarare... J'ai figuré jadis dans un *raid* militaire et j'avais l'honneur de porter l'un des espoirs de l'hippiatrique... Sanglé en un corset qui lui conférait un prestige équivoque, et souriant à la ronde, cet élégant officier m'enfonçait les éperons à outrance ; dans un village, à la station de contrôle, comme des lambeaux de chair adhéraient à sa culotte, il les secoua négligemment vers le sol ; les ruraux le huèrent et ils avaient tort : ils n'entendaient rien à l'esthétique d'un *raid*...

— Et l'aspect céleste ? Rappelez-vous, surcheval grincheux, les vers de Victor Hugo :

L'alérion aux bonds sublimes  
 Qui se cabre, immense, indompté,  
 Plein du hennissement des cimes,  
 Dans la bleue immortalité...

— Je ne comprends pas tout de go... Victor Hugo est parfois un auteur difficile et quant à l'alérion, je m'en fiche... Un point m'apparaît irréfutable : sous terre, sur terre ou dans le ciel, le cheval décline, s'efface, recule parmi les brumes lointaines, sauf à garder sa valeur, très diminuée, dans l'art et la mythologie ; de plus en plus, il s'accommode aux conditions qui marquent le symbole... »

Mon interlocuteur s'éloigna vers un bosquet, tandis que je méditais sur la philosophie du paradoxal solipède.

## RATAGE

Quand Paul Fréson, fraîchement nanti du diplôme doctoral, advint à Famal par un matin frisquet de fin septembre, sa première visite fut pour le M. le préfet, dont l'habitation s'enclavait dans le collège, à l'autre bout de la ville.

Un domestique à l'œil soupçonneux l'introduisit en une pièce assez vaste, décorée d'un bureau-ministre, d'une couple de bibliothèques voilées de serge, et de portraits pédagogiques ; en face, une cour s'étendait, semée de cailoutis et de gravier ; plus loin des cimes de marronniers surgissaient, dominatrices. Dans le silence de l'entour, des gloussements de poules s'élevaient, scandés par le battement d'une enclume.

La porte grinça.

— Monsieur le préfet.

— Ah ! monsieur Fréson, sans doute... notre nouveau professeur... *mettez-vous, mettez-vous...* soyez le bienvenu à Famal... Oh ! ça va vous faire un fameux changement... vous qui êtes habitué à la capitale... Mais vous serez vite acclimaté... et nous avons des promenades, vous verrez... Au reste, la réputation de notre pays est établie... Nous recevons des étrangers, et, chaque dimanche, ce sont des caravanes de Bruxellois... l'été est si gai... si gai...

Monsieur le préfet minaudait en des intonations persuasives et, d'un tic inlassable, se frottait les mains de frottées circulaires et douces, comme s'il y eût caressé du velours ; il continuait d'une voix recueillie :

— Autrefois j'ai demeuré à Bruxelles, quand j'étais surveillant... Eh bien ! je ne m'y plaisais que tout juste... les jeunes gens ont des manières insolentes, et ils sont corrompus... Vous comprenez, quand on court les cafés-concerts de la rue des Bouchers... Je regrettais mon Famal... mes parents sont des environs... lorsque j'ai eu ma nomination ici, j'ai senti une joie... une joie... j'adore la nature... et vous, monsieur Fréson, aimez-vous la nature ?

— Beaucoup, monsieur le préfet, quoique à vrai dire, je ne la connaisse pas énormément... ici j'aurai l'occasion de faire mon apprentissage...

— Certainement, certainement... Venez donc voir mon jardin... Mais auparavant vous prendrez une petite goutte de « doux »... c'est stomachique et inoffensif.

D'un geste mesuré, M. Trulin aveignit d'une bibliothèque un plateau de laque décolorée où reposaient, autour d'une carafe ébréchée, des verres microscopiques ; et il versa en réitérant :

— Stomachique et inoffensif.

Le couloir traversé, et la cuisine, le jardin apparaissait, un lopin exigü, hérissé d'une haie malingre et dominé d'un tertre coiffé d'un semblant de tonnelle ; derrière le treillis connexe à la muraille, des poules picoraienü, voisines de lapins grignotants ; de l'autre côté s'arrondissait la cuve goudronnée du gazomètre.

M. Trulin s'épanouit d'un sourire béat.

— Oui, monsieur Fréson, j'ai passé ici de bien bonnes heures... je bêche, je ratisse, je plante, et, comme vous le voyez, je n'ai pas mis de fleurs... je suis pour le positif... les carottes, les oignons, les navets, de bons légumes qui nous viennent à point pour nos pensionnaires... Tenez, quand je goûte mon pot-au-feu, vous savez, le vrai pot-au-feu du ménage, je reconnais mes légumes à moi, ceux que j'ai plantés et soignés... il me semble que ceux du marché n'ont pas le même parfum... Mes poules me donnent des œufs en abondance, des œufs superbes... Vous voyez, j'ai pris la précaution d'installer mes bêtes au midi, car au nord c'est terrible... le vent brûle tout... Mes lapins vont admirablement et ce n'a pas été sans peine... j'ai été obligé de les nourrir à la cuiller... Maintenant qu'ils sont gros et gras, je suis d'autant plus heureux de les avoir sauvés... ils font partie de la famille...

M. Trulin s'effusa d'hilarité, les paumes suavement entrefrottées ; Paul Fréson, d'un air intéressé, questionna :

— Vous avez des enfants, monsieur le préfet.

— Je n'en ai plus... j'avais une petite fille, elle est morte à huit ans... Aussi, quoique je n'attache pas grande importance aux mômeries religieuses, je n'aime pas à voir passer la procession... Ces enfants vêtues de blanc, cela me rappelle la mienne... Nous sommes restés à deux... Madame s'occupe beaucoup du pensionnat... on ne s'imagine pas les tracas que cela donne...

Après le jardin, ce fut la cour ; M. Trulin s'extasiait sur son ampleur, faisait ressortir la commodité du gravier pour les jeux et les courses, puis il mena le professeur dans les dortoirs, vantant la hauteur des plafonds, la blanche gaieté des couchettes ; et, en repassant dans la cuisine, il lui présenta, sur la pointe d'un couteau, un morceau de beurre que Fréson dut finir par avaler devant l'insistance de l'invitation corroborée de cette demande insidieuse :

— Ne dirait-on pas de la noisette ?

Eh ! oui, c'était de la noisette, mais Fréson, à la fin, s'impatientait à la faconde melliflue du barbacole, et, désenglué, les poumons gonflés d'air libre, il regagnait son « quartier »

au bercement aimable de cogitations ironiques.

« Mon brave Trulin, vous êtes de la bonne année si vous pensez que je vais moisir ici *ad vitam aeternam*... Le temps de me faire la main, de rapprendre ma syntaxe latine et grecque, que, par parenthèse, j'ai oubliée à l'Université ; puis, après une inspection ou deux, je prends la poudre d'escampette... Brave Trulin, est-il amusant avec ses lapins et ses poules ! Oui, mais il ne faut pas que cet amusement se prolonge trop pour moi. C'est égal, ils feront une tête quand je m'en irai, une tête... »

Et Paul Fréson souriait d'avance à son image, installée dans le coin d'un wagon, quittant la gare dans le brophaha des étonnements et des envies ; il s'en récréait encore, lorsqu'il réintégra son « quartier », deux pièces meublées de façon à peu près convenable, au premier étage d'une maison bariolée d'un tumulte de couleurs discordantes, magnifiée de cette enseigne jumelle :

*Auguste Poutiau, peintre. — Café des Arts.*

Devant, une petite place s'étendait, irrégulièrement bordée de maisons tristes, encombrée de fumier, de charrettes, de carrioles ; par derrière, au-dessus d'une venelle tortueuse et malodorante, les rochers surgissaient à pic, ouatés de sapins et de verdure, enclavés çà et là en des jardins abrupts, aboutissant aux campagnes.

Entre les promenades, la lecture des journaux, l'ordonnance, en les armoires, des livres, des vêtements et du linge, les heures insensiblement défluèrent jusqu'au matin de la rentrée, engrisaillé d'une brume pénétrante.

Le long de la route, les élèves s'échelonnaient, coiffés de casquettes neuves, et ils devisageaient, d'un œil curieux, Fréson qui s'en allait tout seul, d'un pas digne, chapeauté de soie, enserré d'une redingote. Monsieur le préfet, escorté des professeurs souriants, marchait à grandes enjambées, en se malaxant les paumes ; il dépêcha les préseptations, s'empêtrant dans des formules qui lui étaient insolites, au milieu d'un bourdonnement de bienvenue. Puis, au rythme pressé de la marche uniforme, les conversations reprirent, enroulées à l'emploi des vacances.

— Moi, disait l'un, j'ai parcouru les Ardennes, sac au dos... quelle belle excursion ! Et il ne manque pas d'endroits où l'on a une pension chic pour quatre francs tout compris... et pas de la camelote, vous savez... chic, chic !

— Moi, contait l'autre, j'ai été à la pêche, et, je ne sais si la faute en est à ma ligne ou à mes asticots, je n'ai

pas été aussi heureux que d'habitude... Alors, pour me consoler, je me suis mis à résoudre des problèmes, et j'en ai résolu au moins huit cents!

— Bah! déclarait un troisième, pourquoi sortir de chez soi, quand on s'y trouve bien; je ne change rien à mon petit train, et je suis content comme un dieu: mes petites chopes, mes petites gouttes, ma crasse pipe d'Obourg, n'est-ce point le bonheur?

Un quatrième acquiescait à cette opinion, malicieux et rigoleur dans sa houppelande effilochée clamant la misère; il nichait à trois kilomètres du collège, dans un taudis suant l'humidité, avec une tourbe de marmaille; et jamais on ne l'avait vu que d'alerte humeur, éternellement prompt aux calembredaines.

— Et vous, M. Van Cromphout, interrogea monsieur le préfet, s'adressant à un grand gaillard dont la taille efflanquée ballait dans une jaquette trop large, avez-vous encore fait quelque voyage lointain?

— Mon Dieu, monsieur le préfet, les fonds étaient légèrement en baisse... j'ai poussé une pointe jusqu'à Londres, pendant une quinzaine, puis j'ai été passer quelques jours chez Pureur... vous savez, il s'est marié et il est à Bouillon.

Ce fut une cacophonie d'interjections: Pureur à Bouillon!...et marié! Quelle histoire! Quelle affaire! Ils ne se fussent pas trémoussés d'un majeur émoi à la nouvelle d'un volcan jailli soudain en pleine terre famaloise, et ils dialoguaient encore sur l'hymen de Pureur et sa mutation de résidence, quand la cloche s'essora de vibrations grèles.

— Huit heures, messieurs, il est huit heures, sentenciera M. Trulin, stoppant soudain; et chacun prit congé, se dirigeant vers les classes devant la porte desquelles les potaches se rangeaient en doubles files, prolongeant des restes de jeux et de rires.



Après un mois passé en l'accomplissement ponctuel des devoirs et le dédaigneux isolement des collègues, jugés trop plats pour fraterniser avec eux, Paul Fréson est entré dans l'intimité du professeur de quatrième, M. Pierre Lembourg, qui, lui aussi, a passé par l'université de Bruxelles.

Lembourg demeure à deux pas du Café des Arts, chez un plombier qui le respecte infiniment; Fréson, invité par hasard, après quatre heures, s'est étonné de rencontrer là un piano pas trop hurleur et du bourgogne exquis.

— Ah! ça, je ne m'attendais guère à cette surprise... à cette double surprise... C'est un coin de civilisation dans ce

trou perdu... Mes félicitations à votre fournisseur...

— Mon fournisseur, c'est mon père... oui, ils sont gentils, à la maison, ils m'expédient du vin et des galettes... Vous comprenez, il n'y a pas beaucoup d'agrément à Famal... c'est le moins qu'on se soigne, qu'on se dodine...

En son for intime, Fréson jauge le trivial de la compensation, mais il se garde de s'en ouvrir, béatifié lui-même par l'aimable union du pomard et de la pâtisserie ; ils en ont vidé une seconde bouteille, Lembourg a tapoté quelques arrangements d'opéras vétustes, et ils s'en sont allés à la taverne prochaine expédier quelques cognacs en ramant, d'un bras malhabile, une trentaine de points tardigrades sur un billard dépenaillé ; quand ils sont sortis, la tête fumeuse, ils se tutoyaient, se félicitant de l'aubaine qui les avait accordés ; Fréson ruminait que son collègue, après tout, n'était pas tellement sot de simplifier le bonheur, et Lembourg se sentait gagné d'une amitié déférente pour ce citadin, d'allure fine et distinguée, qui l'élisait camarade entre tous les autres barbacoles.

Ils voisinèrent à la table d'hôte où le coup de midi et demi agrège professeurs, employés, gaudissarts, ruraux casquettés de loutre et patoisant un rude et guttural idiome ; M. Van Cromphout est le boute-en-train de l'assemblée, patoise plus haut et plus fort que les autres, braille des plaisanteries de terroir, lance des calembours d'almanach, martelle du couteau son verre pour accélérer le service ; les gaudissarts lui en veulent de les distancer, habitués de mener ailleurs la parlotte, mais le restant des convives s'esclaffe ; et lorsque M. Van Cromphout, le torse frétilant sous sa jaquette ballante, clame :

— Ah ! voici l'soupe ! ah ! voici l'viande ! ah ! voici les « canadas », c'est une bourrasque d'hilarité dont les vitres frémissent.

Le régime est violemment carnivore : rosbifs, gigots, côtelettes de porc ; de lourds morceaux mijotés dans un beurre loyal ; le pain de fournil, épais et mat, du fromage blanc ou le Herve pestifère ; là-dessus coule, des multiples carafes, une bière irrationnée.

L'engloutissement parachevé, M. Van Cromphout jette sa serviette et, reculant bruyamment sa chaise, barytonne : — C'est bon, j'ai la panse pleine !

On rit moins, tourné à la paresse de la digestion, et, en groupe, les professeurs s'acheminent vers le collège.

Monsieur le préfet vauerre parmi la cour, flanqué des surveillants, l'œil aux aguets, le front chargé de soucis imaginaires ; on vient grossir le groupe et la déambulation con-



tinue, au battement régulier des mains qui s'entrefrottent.

La classe va sans malencontre ; même Paul Fréson s'étonne de ce calme, de cette acceptation passive et résignée ; jamais une réplique, jamais une révolte ; ils sont alourdis et comme ankylosés par leur hérédité inintellectuelle, et Fréson serait heureux presque de la diversion de quelque farce, de quelque mutinerie, tant l'atmosphère se plombe d'ennui et d'indolence ; par-delà les hautes fenêtres, il aperçoit la cime des marronniers, la cuve noircie du gazomètre, et, entre les rochers, le ruban jaunâtre de la rivière ; un train parfois s'annonce en échos rocailleux et du jardinet montent les glossements des poules préfectorales.

Fréson, d'abord, s'est irrité de cette ambiance d'apathie ; des fourmillements d'impatience lui fouettaient les nerfs et une envie le lancinait de fouler aux pieds ses livres et de fuir, à grandes enjambées, l'étouffoir ; par degrés, il s'est assagi, apaisé, conformé au moule, et les ruelles étroites avec leurs visages bêtes sur le pas des boutiques, la cour, les marronniers, les collègues, le potager de M. Trulin, le Café des Arts, la pension, les calembredaines de M. Van Cromphout, le bourgogne de Lembourg, le cognac et le billard fourbu de la taverne, Famal tout entier s'est, d'une marche lente et implacable, installé dans son âme ; il ne songe plus à ce joli matin septembrail où, revenant du collège, il roulait d'allègres projets d'ironie ; même il redoute cette inspection, jadis tant désirée, qui pourrait l'arracher au décor de ses habitudes ; Paul Fréson mourra là comme Pierre Lembourg qui grisonne et va se marier.

## TABLE DES MATIERES

Le Baudet lambicophile . . . . .	page 5
Le Monsieur qui va partir . . . . .	7
Musiciens d'ectaminet . . . . .	9 X
Eudoxe ou l'art de cultiver les ruines . . . . .	11
Rue quittée . . . . .	13
Le Cirque et l'Honneur . . . . .	15
Lettres de jadis . . . . .	17
Le Mariage au mouton . . . . .	19
Le Voyageur imaginaire . . . . .	22
Tableautin de psychologie . . . . .	24
Cabotinage d'enfants . . . . .	26
Vieilles jeunes filles . . . . .	28
L'incomparable Médecin des chiens . . . . .	30
Le Violon qui meurt . . . . .	32
Petites Boutiques . . . . .	34 X
L'Evolution d'un barde . . . . .	37
Une Visite . . . . .	39
Dégradation publique . . . . .	42
Controverse féline . . . . .	44
Refrains en plein air . . . . .	47 X
Le Philosophe au chien . . . . .	50
Le Cafetier a de la lecture . . . . .	53 X
Modeste Triponnois, artiste . . . . .	55
Le Joies de la magie . . . . .	58
L'Homme des illusions et du mirage . . . . .	61
Le beau Costume . . . . .	64
La Chambre du soleil . . . . .	67
Plaques bleues . . . . .	71
Deux Nuits (légende) . . . . .	74
Le dernier Cheval . . . . .	78
Ratage . . . . .	83





CHARLES NODIER : Contes et Nouvelles, avec notice par Franz Ansel.

POL DÉMADE : L'Ombre étoilée.

XAVIER DE MAISTRE : La jeune Sibérienne; Le Lépreux de la cité d'Aoste; Les Prisonniers du Caucase, avec notice par P. Halflants.

MAURICE DES OMBIAUX : Guidon d'Anderlecht.

FIRMIN VAN DEN BOSCH : Le Crime de Luxhoven.

GEORGES RENCY : L'Aïeule.

GEORGES VIRRES : Les Gens de Tiest.

LOUIS DELATTRE : Contes à saint Christophe.

CASIMIR DELAVIGNE : Louis XI, avec notice par Franz Ansel.

HENRY CARTON DE WIART : Contes hétéroclites.

LE PRINCE DE LIGNE : Une Tournée en Russie avec notice par Alfred Duchesne.

FRANZ MAHUTTE : Quelques Histoires.

ALFRED DE MUSSET : Poésies, choisies et commentées par P. Halflants.

VICTOR KINON : L'An Mille.

WALTER SCOTT : Quentin Durward, avec notice par L. Dumont-Wilden.

ALBERT DESSART : Contes bigarrés.

HÉGÉSIPPE MOREAU : Contes à ma sœur, avec notice par Oscar Grosjean.

CERVANTES : Don Quichotte de la Manche, avec notice par Albert Dessart.

FROISSART : Chroniques, avec notice par Maurice des Ombiaux.

CHATEAUBRIAND : Mémoires, avec notice par Raoul Narsy.

SCHILLER : Guillaume Tell, avec notice par Franz Ansel.

LOUIS PIERARD : L'Image du Pays noir.

HENRI PIRENNE : La Formation de la nation belge, avec notice par Albert Counson.

JEAN NESMY : Quelques vieilles filles.

En vente au prix de 15 centimes le numéro  
et par abonnement à 4 fr. 50 les 24 n<sup>os</sup> par an,  
chez

G. MERTENS, Editeur

67, RUE DE SEINE, 67,  
PARIS

21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21  
BRUXELLES Q.-L.

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.